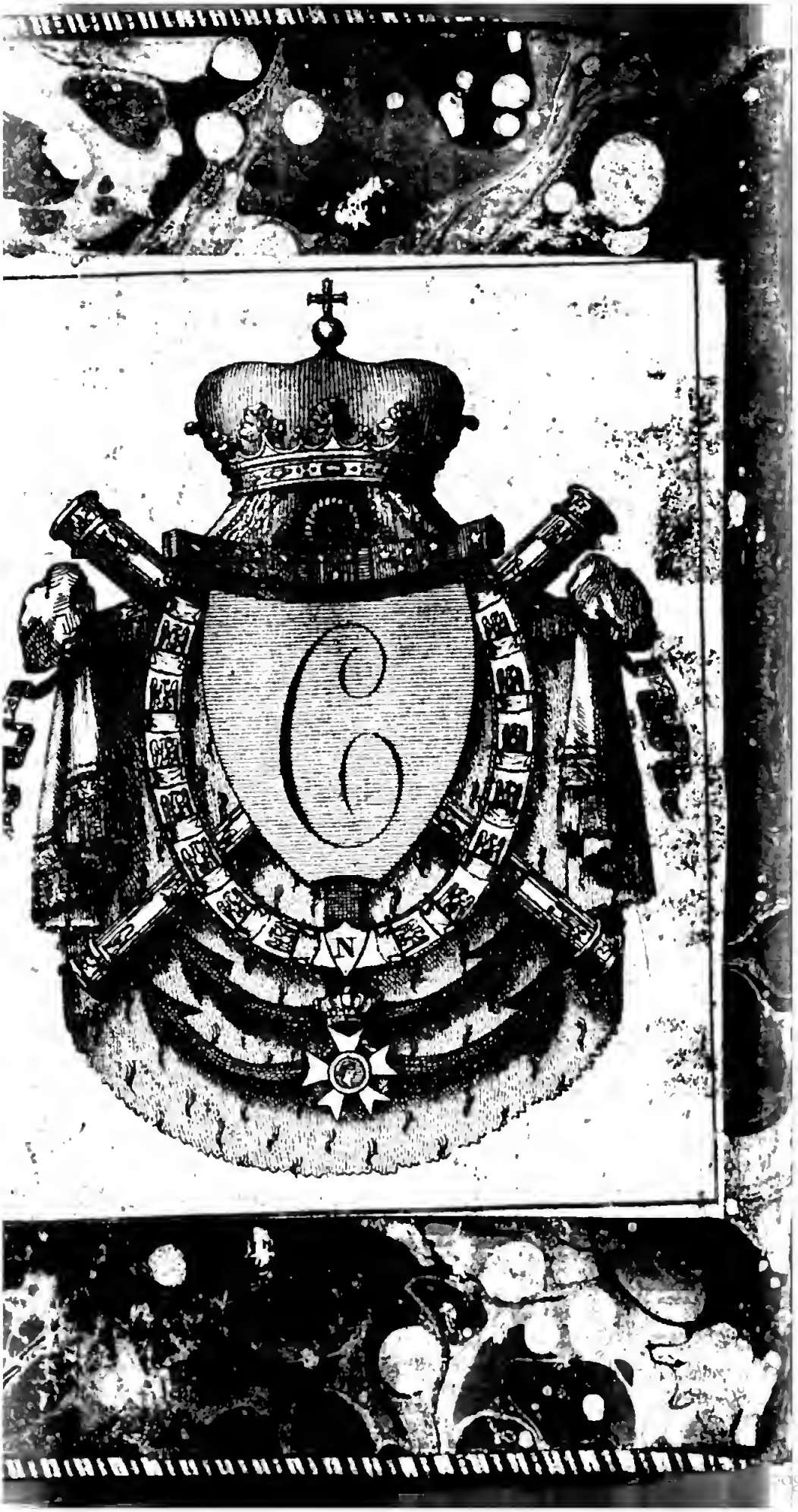


5706

Cet Ouvrage se vend chez Théodore Warée, Libraire, quai Malaquai,

A PARIS.

Digitized by Google

Catal. LX 1 (1

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.

Première Classe :

VOYAGES.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.
VOYAGES.

TOME PREMIER.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

A PARIS,

Rue d'Anjou, la seconde porte cochère, à gauche, en entrant par la rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

1785.

AVANT-PROPOS.

S'IL eſt vrai que la culture de l'eſprit rende encore plus aimables la jeuneſſe & la beauté; s'il eſt vrai même qu'elle conſole de l'abſence de ce double avantage, il doit nous être permis d'eſpérer un accueil favorable pour la Collection que nous propoſons. Aujourd'hui que les lumières ſont plus univerſellement répandues, la Société exige que les femmes ſoient plus inſtruites qu'elles ne l'étoient autrefois; elles le ſont en effet. Mais combien n'éprouvent-elles pas de difficultés dans le choix des livres qui doivent former leur Bibliothèque? C'eſt pour leur épargner ce travail, qu'une Société de

Gens de Lettres a conçu le projet d'une Collection qui renfermera tout ce que peuvent fournir de connoiſſances utiles & agréables, les Voyages, l'Hiſtoire, la Philoſophie, les Belles-Lettres, les Sciences & les Arts.

Avant de crayonner le tableau des différentes parties qui compoſeront cette Bibliothèque, on prévient que la mère la plus ſcrupuleuſe n'en pourra craindre la lecture pour ſa fille, à l'époque ſur-tout, où celle-ci ſera à la veille d'entrer dans le monde.

Quant à la forme des Volumes, on s'eſt décidé pour celle qui eſt la plus portative : on a adopté l'*in-18*. Ce format eſt, de tous ceux qui

plaiſent aujourd'hui, celui auquel les femmes ſemblent donner la préférence, lorſque le caractère de l'impreſſion n'a rien de fatiguant pour leurs yeux.

Nous ne ſpécifions rien ſur le nombre des Volumes. Seulement pour que les Souſcripteurs puiſſent en juger eux-mêmes, on les renvoie à une règle fixe dont on ne s'écartera point. On veut que cette Collection puiſſe ſe tranſporter aiſément & ſans embarras, dans les plus longs voyages; on veut encore qu'elle forme un ornement de Sallon; on veut enfin qu'on puiſſe ne s'en ſéparer jamais.

Si l'on ajoute à ce premier apperçu l'examen de la diſtribution des Ma-

tières qui va ſuivre, il ſera facile de prévoir à-peu-près la totalité des Volumes.

I CLASSE.

VOYAGES.

Ils ſeront diviſés en quatre Parties. 1°. Voyages en Aſie; 2°. Voyages en Afrique; 3°. Voyages en Amérique; 4°. Voyages en Europe. Les Relations des différens Voyageurs dans les mêmes pays ſeront fondues enſemble. Les Aventures arrivées à ces mêmes Voyageurs & les Anecdotes qu'ils racontent, l'hiſtorique des Mœurs, des Loix, des Coutumes, des Gouvernemens & des Religions, les productions terreſtres de chaque région & les Phénomè-

nes qu'elle offre à la Phyſique ; tous ces objets ſeront diſtribués dans un même tableau. Tout ce qui a rapport au technique de la navigation ſera banni du récit ; on y ſuppléera par un diſcours général ſur le globe qui ſera placé à la tête du premier volume ; & un tableau géographique de chacune des quatre Parties du Monde précédera chacune des diviſions des voyages. Cette claſſe ſera terminée par un Dictionnaire géographique, & par un Atlas portatif rédigé d'après les anciens Auteurs & les découvertes les plus nouvelles.

II CLASSE.

HISTOIRE.

1°. Hiſtoire ancienne. 2°. Hiſtoire moderne.

On les partagera par Epoques conformes à la Chronologie la plus univerſellement reçue. Lorſqu'on arrivera à des Époques célèbres, telles que celles d'Alexandre, d'Auguſte, &c. & que l'on aura des Mémoires particuliers ſur ce qui s'eſt paſſé dans l'intérieur de la cour de ces Chefs des Nations, on ne manquera pas d'en faire uſage. C'eſt ainſi que pour le ſiècle d'Auguſte, les Mémoires de l'Anglois Blackwel ſeront mis à contribution. Un Dictionnaire hiſtorique complétera cette claſſe. On en a retranché preſque tous les Théologiens, les Ca-

noniſtes, les Auteurs purement Aſcétiques ou Myſtiques, les Juriſtes locaux & leurs Commentateurs. Ils ſont remplacés par une notice exacte de toutes les Femmes qui ont été célèbres.

III CLASSE.

MÉLANGES.

Dans cette claſſe entièrement conſacrée aux Belles-Lettres, ſeront compriſes les Pièces détachées peuvent ſervir à faire connoître les bons Auteurs tant nationaux qu'étrangers. Le premier volume renfermera une Grammaire françoiſe que l'on a rédigée d'après nos Grammairiens les plus eſtimés. On y joindra un Traité de la Ponctuation, de l'Orthographe & de la Verſification

françoiſes. Une mère par ce moyen aura la faculté de s'en ſervir pour l'éducation de ſes enfans. Par le même motif on y ajoutera un nouveau Vocabulaire françois. La briéveté, la préciſion, & la clarté donneront du moins quelque mérite à cet Ouvrage, qui ſera ſuivi d'un Dictionnaire mythologique.

IV. CLASSE.

THÉATRE.

Choix de Pièces placées dans l'ordre de la repréſentation & précédées d'un récit hiſtorique ſur les Auteurs qui les ont compoſées, & les Acteurs célebres qui les ont repréſentées, avec les Anecdotes auxquelles elles ont donné lieu.

V CLASSE.

ROMANS.

Dans la foule immenſe des Ouvrages de ce genre, on ne choiſira que ceux dont la réputation eſt établie. Ainſi on ſe circonſcrira dans de juſtes bornes.

VI CLASSE.

MORALE.

Dans un Traité ſuccint on tracera les devoirs de l'homme envers la Divinité, & de l'homme envers ſes ſemblables. On puiſera pour cet effet dans les Moraliſtes françois & étrangers. Afin de montrer que la Morale naturelle a été la même dans tous les tems, on rapprochera Platon, Epictete & Marc-Aurèle de

nos modernes. On donnera un abrégé de la vie des Philoſophes anciens & modernes & une analyſe de leurs ſyſtêmes. On terminera cette eſpèce de Cours de Morale univerſelle, par un choix des meilleurs morceaux du Spectateur d'Addiſſon, de celui de Marivaux, du Mentor moderne, du Monde de Fitz-Adam & autres Ouvrages de ce genre.

VII CLASSE.

MATHÉMATIQUES.

On y trouvera les principes qui doivent ſervir d'introduction aux claſſes ſubſéquentes. Les Récréations mathématiques d'Ozanam & tout ce qui, depuis ce Géomètre, a été découvert à cet égard, entreront dans cette claſſe.

VIII CLASSE.

PHYSIQUE ET ASTRONOMIE.

On indiquera dans la première Partie les expériences les plus agréables & les plus faciles à faire. La ſeconde préſentera avec le ſyſtême général du Ciel, l'hiſtoire particulière des Phénomènes céleſtes.

IX CLASSE.

HISTOIRE NATURELLE.

Sous ce titre on comprend, non-ſeulement ce qui a des rapports avec l'Economie animale, mais en même-temps avec la Chymie, la Botanique, la Culture des plantes & la Minéralogie.

Ces trois claſſes précédentes ſeront terminées par un Dictionnaire uni-

verſel des Sciences, Ouvrage néceſſaire au plus grand nombre des Lecteurs, & qui manque encore à nos Bibliothèques.

X CLASSE.

ARTS.

Cette dernière claſſe renfermera des obſervations ſur la Muſique, la Peinture, la Sculpture, la Gravure & l'Architecture. On y ajoutera un nouveau Dictionnaire des Arts. Ces ſecours ſuffiront pour qu'on puiſſe juger ſainement des productions des Artiſtes célèbres.

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

VOYAGES.

PREMIER DISCOURS:

Vue générale du Globe Terreſtre.

AVANT de nous engager ſur les pas des Voyageurs dans les différentes contrées de la terre pour obſerver & connoître avec eux l'origine, les mœurs, les uſages, la conſtitution politique, les ſyſtêmes religieux, les productions de l'induſtrie & les phénomènes du cli-

mat, qui donnent à chaque peuple une phyſionomie qui le diſtingue de ſes voiſins, il faut que nous embraſſions d'abord d'un coup-d'œil général cette vaſte étendue de Continens & de Mers qui, ſous la dénomination générale de *globe terreſtre* ou *terraquée*, eſt devenue le domaine de l'homme, & comme le théâtre où l'erreur & la vérité, la ſtupidité & le génie, la foibleſſe & la force, le crime & la vertu, toujours aux priſes les uns avec les autres, ſe donnent en ſpectacle; & vaincus & vainqueurs tour-à-tour, ennobliſſent & dégradent l'œuvre la plus parfaite de la création.

Cette connoiſſance du ſéjour que

nous a marqué la Nature, eſt, après la connoiſſance de nous-mêmes, celle dont la néceſſité & l'intérêt ſont le plus vivement ſentis de quiconque eſt né pour s'élever par la penſée au-deſſus des communes jouiſſances. Il ſeroit trop honteux de reſſembler à ces hommes groſſiers, qui ont pris quelquefois les bornes de leur horizon pour les bornes du monde.

La création de notre ſéjour, ſon antiquité, ſa forme, ſon étendue, ſes diviſions principales vont fournir à ce premier diſcours comme autant de points fixes, autour deſquels il faut ramener la foule de vérités géographiques, dont l'obſervation & l'expérience ont enrichi

le dépôt général des connoiſſances humaines, & qu'on avoit négligé juſqu'à ce jour de préſenter dans cet ordre ſimple & naturel que nous leur deſtinons. Ainſi rapprochées les unes des autres, elles ſe prêteront un jour mutuel; ſemblables à ces Aſſociations littéraires, où le Savant aſſis auprès de l'Erudit, l'Erudit auprès du Littérateur, & celui-ci à côté de l'Artiſte, font de talens à talens un échange de penſées, qui rend commun à tous le génie de chacun en particulier.

Un nouveau motif non moins puiſſant encore nous a fait une loi de placer ici un tableau du globe terreſtre conçu & crayonné à grands traits. Sans la connoiſſance préli-

minaire des élémens de la Géographie, la lecture des voyages ne ſeroit qu'un ſtérile amuſement, & une vaine diſtraction de l'eſprit. Tous les pays, tous les climats reſteroient confondus dans la penſée; ils y formeroient un véritable cahos. La Géographie eſt comme le Dieu tutélaire qui les diſpoſe dans un ordre viſible & conſtant : mais, il faut l'avouer, la marche ordinaire de cette ſcience eſt ſans agrément & ſans vie; embarraſſée d'un cortège de détails techniques, elle repouſſe au lieu d'attirer. Nous avons cru qu'en la dépouillant de ſon enveloppe sèche & aride, nous rendrions un ſervice important à cette ſcience, ſur-tout auprès des femmes

qu'elle a trop rebutées juſqu'à ce jour. Les ſciences, comme les hommes, ne peuvent s'en faire aimer qu'en ſe rendant aimables, qu'en poliſſant ces formes rudes, ces manières incultes, qui bleſſent la délicateſſe de leur goût, & effarouchent les graces de leur imagination. Convaincus de cette vérité, nous avons rejetté loin de nous & loin d'elles les détails didactiques des Géographes, voulant que la ſcience entre enfin dans le commerce ordinaire de la vie, & prenne le ton d'un monde poli.

Le globe terreſtre fournit un grand ſujet de méditations au génie de l'Aſtronome, du Phyſicien & du Chymiſte. L'Aſtronome, dé-

couvrant la terre parmi ces corps errans dans l'immenſité du vide, autour du ſoleil qui les régit en les attirant & les repouſſant à la fois, la fit deſcendre, pour ainſi dire, il y a près de trois ſiècles, du trône que lui avoit aſſigné Ptolémée. Il la rangea à ſa véritable place; c'eſt par lui que nous la comptons au nombre des planètes; que nous ſavons ſa plus grande & ſa plus petite diſtance du ſoleil, ſon mouvement annuel & ſon mouvement diurne, l'orbe qu'elle décrit, & qu'on appelle l'Ecliptique; enfin, ſi nous oſons le dire, toute ſon hiſtoire céleſte.

Le Phyſicien, avide de connoître l'ordre extérieur & l'organiſation

intérieure de la terre, recherche l'origine des couches & des lits où ſont rangées les diverſes matières qui en compoſent la maſſe, des vents qui la parcourent, des fleuves qui l'arroſent, des tremblemens qui l'ébranlent, des volcans qui la déchirent & l'embrâſent, de tous les météores enfin, qui, par leur brillante variété, lui ſont à la fois utiles & nuiſibles.

Le Chymiſte, par l'analyſe & la combinaiſon, recherche la nature & les propriétés de toutes les ſubſtances que la terre cache dans ſon ſein, ou étale à ſa ſurface; il aſſigne les mixtions variées dont une main ſecrette fait uſage en compoſant les corps répandus dans

les trois règnes ; c'eſt lui qui nous a montré la ligne de démarcation qui les ſépare, le point où ils ſe rapprochent, & celui où ils ſe confondent pour former de nouveaux aſſemblages.

Le Géographe, plus modeſte, ne ſe livre point à de ſi hautes ſpéculations ; ſatisfait de connoître les dimenſions extérieures de notre ſéjour, il les parcourt pour les décrire, & marquer la place où chaque peuple joue un rôle plus ou moins important dans l'hiſtoire générale du monde. Nous oſons croire cependant qu'il pourroit s'éloigner de la route battue, & pour ſe rendre plus utile, demander au Phyſicien des lumières ſur la

création & l'antiquité du globe.

Nos Livres ſacrés nous défendent de croire à l'éternité du monde que quelques Philoſophes ont enſeignée. Ceux-ci n'ont pas craint d'aſſurer que la terre fut toujours ce qu'elle étoit à leurs yeux, & qu'elle ne ceſſera jamais d'être ce qu'elle paroît aux nôtres. Telle étoit l'opinion d'Ocellus Lucanus, dont l'Auteur Anglois des *Oracles de la Raiſon* a oſé oppoſer l'antiquité & l'autorité à celles de Moyſe, quoique Lucanus vécût peu de tems avant Platon, & fût diſciple de Pythagore, dont il avoit abandonné la vraie doctrine, en ſoutenant l'éternité du monde dans un petit Traité, qui porte ſon nom, ſur la Nature de

l'Univers. Telles furent encore les idées d'Ariſtote dans ſon Traité du Ciel ; c'eſt-là qu'il s'applaudit d'avoir été le premier, du moins parmi les Grecs, qui ait affirmé l'éternité de l'Univers. « Avant moi, dit-il, on croyoit généralement que le monde avoit été produit, quoiqu'on regardât comme un problême s'il devoit périr un jour, ou toujours exiſter ». Mais que peuvent les aſſertions d'Ariſtote contre le récit de Moyſe, le plus ancien des Hiſtoriens ? « Au commencement, dit le Légiſlateur des Hébreux, Dieu créa la terre, mais la terre d'abord n'étoit qu'une maſſe informe & ſtérile ſur laquelle flottoient les eaux ». Cette deſcription reſſemble beaucoup, ſans doute,

à celle que les anciens Philoſophes faiſoient du Cahos ; c'eſt-à-dire, à cet état de ténèbres & de confuſion, où toutes les choſes, qui compoſent aujourd'hui l'ordre admirable de l'Univers, étoient enſevelies ſans forme & ſans régularité. Tel fut, ſelon les Sages de l'antiquité, le berceau de notre globe. S'il falloit en croire quelques diſciples de Platon, le Cahos auroit paſſé par différentes révolutions, par pluſieurs périodes, qui tous lui ont donné une nouvelle forme, juſqu'à cet inſtant mémorable, où docile aux loix du mouvement, qui ont amené une dernière combinaiſon de la matière, la terre a reçu l'ordre qui la décore aujourd'hui.

M.

M. de Buffon qui, par la richeſſe de ſes conceptions & la poéſie de ſon ſtyle a mérité d'être placé à la tête de l'école de Platon, s'eſt emparé de ces idées anciennes, & leur a donné une nouvelle vie dans ſon volume des *Epoques de la Nature*. « La Nature, dit-il, s'eſt trouvée dans différens états; la ſurface de la terre a pris ſucceſſivement des formes différentes; les cieux même ont varié, & toutes les choſes de l'Univers phyſique ſont comme celles du monde moral, dans un mouvement continuel de variations ſucceſſives. Auſſi faut-il aller chercher & voir la Nature dans ces régions nouvellement découvertes, dans ces contrées de tout tems inhabitées;

pour ſe former une idée de ſon état ancien, & cet ancien état eſt encore bien moderne en comparaiſon de celui où nos continens terreſtres étoient couverts par les eaux, où les poiſſons habitoient ſur nos plaines, où nos montagnes formoient les écueils des mers. Combien de changemens & de différens états ont dû ſe ſuccéder depuis ces tems antiques (qui cependant n'étoient pas les premiers) juſqu'aux âges de l'hiſtoire ! que de choſes enſevelies ! combien d'évènemens entièrement oubliés ! que de révolutions antérieures à la mémoire des hommes » !

C'eſt en conſéquence de cet apperçu général que notre illuſtre Hiſtorien ne craint point d'aſſigner

ſix grandes époques antérieures à celle où notre globe eſt arrivé à ſon état préſent. Ces ſix jours qui ſuffiſent à Moyſe pour compléter l'œuvre entière de la création, ne l'intimident point, quoiqu'il les reſpecte. Il ſe demande s'il eſt poſſible d'accorder cette haute antiquité qu'il donne à la matière, avec les traditions ſacrées qui ne donnent au monde que ſix ou huit mille ans, & il ne craint point de l'affirmer. Selon lui, « ces eſpaces de tems indiqués par le nom de Jours, dans une langue pauvre, dénuée d'expreſſions préciſes pour les idées abſtraites, ne peuvent avoir aucun rapport avec nos jours actuels, puiſqu'il s'eſt paſſé ſucceſſivement

trois de ces jours avant que le ſoleil, ſelon Moyſe, ait été placé dans le ciel. Il n'eſt pas poſſible, ajoute-t-il, que ces jours fuſſent ſemblables aux nôtres; & l'interprète de Dieu ſemble l'indiquer aſſez en les comptant toujours du ſoir au matin, au lieu que les jours ſolaires doivent ſe compter du matin au ſoir. Ces ſix jours n'étoient donc pas des jours ſolaires ſemblables aux nôtres, ni même des jours de lumière, puiſqu'ils commençoient par le ſoir & finiſſoient au matin. Ces jours n'étoient pas même égaux, car ils n'auroient pas été proportionnés à l'ouvrage; ce ne ſont donc que ſix eſpaces de tems. L'Hiſtorien ſacré ne détermine pas la durée de

chacun, mais le ſens de la narration ſemble la rendre aſſez longue, pour que nous puiſſions l'étendre autant que l'exigent les vérités phyſiques. Pourquoi donc ſe récrier ſi fort ſur cet emprunt du tems que nous ne faiſons qu'autant que nous y ſommes forcés par la connoiſſance démonſtrative des phénomènes de la Nature ? Pourquoi vouloir nous refuſer ce tems, puiſque Dieu nous le donne par ſa propre parole, & qu'elle ſeroit contradictoire ou inintelligible, ſi nous n'admettions pas l'exiſtence de ces premiers tems antérieurs à la formation du monde *tel qu'il eſt* » ?

Mais ſans vouloir nous perdre dans la vaſte étendue de ces tems

antérieurs à tous les monumens de l'hiſtoire, contentons-nous d'aſſurer que depuis le dernier terme de la création, c'eſt-à-dire, depuis la formation de l'homme, telle qu'elle eſt racontée par Moyſe, il n'eſt permis de donner à notre globe que ſix ou huit mille ans d'antiquité, parce que les différentes généalogies du genre humain, depuis Adam, n'en indiquent pas davantage. On concilie par ce moyen le reſpect dû à la plus ancienne, à la plus ſacrée des traditions, & la croyance que réclament auſſi les témoignages phyſiques, dont l'obſervation & le génie des ſciences s'appuyent, pour donner au globe l'antiquité la plus reculée.

Il eſt vrai que ſi nos Livres ſacrés ne ſuffiſoient pas pour nous perſuader que l'eſpèce humaine n'exiſte ſur le globe que depuis environ ſix ou huit mille ans, nous trouverions chez tous les anciens Peuples une conformité de traditions qui viennent toutes à l'appui de ce premier calcul. Ce rapport univerſel des nations qui ont conſervé quelque mémoire des tems anciens, eſt ſi ſingulier & ſi frappant, que nous devrions ſans doute en expoſer ici le tableau : mais nous ſommes arrêtés par les calculs dont il faudroit le hériſſer. C'eſt aſſez d'aſſurer que les Egyptiens, les Chaldéens, les Indiens & les Chinois ont conſervé dans leurs antiquités

le ſouvenir d'une époque univerſelle, d'un commencement commun, & que la durée du monde juſqu'à notre Ere s'y trouve exprimée d'une manière aſſez uniforme, & aſſez ſemblable à la nôtre.

Paſſons maintenant à la figure de la terre, qui n'a été parfaitement connue que de nos jours. La première forme ſous laquelle l'eſprit trompé par les yeux a dû ſe repréſenter la terre, fut celle d'une ſuperficie plate, qu'environnoit l'abîme des mers, & au-deſſus de laquelle le ciel ſe déployoit comme un riche Pavillon. Et comme une erreur en entraîne ordinairement pluſieurs autres à ſa ſuite, on crut ſérieuſement que le ſoleil ſe plongeoit

tous les ſoirs dans les mers pour y paſſer les heures de la nuit. On crut que les étoiles s'éteignoient à ſon retour, prêtes à ſe rallumer au moment de ſa diſparution. On crut encore, & c'eſt Strabon lui-même qui l'affirme ſérieuſement dans ſa Géographie, en parlant de l'Eſpagne, qu'au moment où le ſoleil ſe précipite dans l'océan, il fait entendre un frémiſſement tel que celui que produit une maſſe de fer que l'on plonge dans l'eau. Ces chimères ont amuſé long-tems l'enfance du génie de l'homme. Mais ce génie arriva enfin à l'adoleſcence, & c'eſt alors que guidé par l'obſervation, à l'aide de laquelle il avoit déjà reconnu la ſphéricité de la voûte céleſte & de

la lune, il en conclut auſſi, d'abord par analogie, la rondeur & la ſphéricité de la terre. De nouvelles obſervations le confirmèrent dans cette penſée. Aſſis au bord de la mer, & témoin du départ d'un navire, il le vit inſenſiblement s'enfoncer & diſparoître ſous l'horizon. Des voyages entrepris du midi au nord ou du nord au midi, lui dérobèrent la nuit les étoiles qu'il connoiſſoit, & lui en découvrirent qu'il ne connoiſſoit pas. Revenu chez lui, il retrouva le ciel qu'il avoit perdu, & ne vit plus celui qui l'avoit étonné. Ce phénomène étoit donc l'effet de la figure de la terre, & ſa ſeule convexité donnoit la ſolution de ce problême.

Nous ne dirons pas ici avec l'éloquent Hiſtorien de l'Aſtronomie que les Anciens, toujours préoccupés de la prééminence des formes circulaires & ſphériques ſur toutes les autres, n'eurent peut-être que ce ſeul motif, lorſque, la première fois, ils donnèrent à la terre la figure d'un globe. Il nous ſemble que c'eſt aſſigner une bien petite origine à une grande découverte. Quoi qu'il en ſoit de cette penſée de M. Bailly, à meſure que l'eſprit humain s'eſt avancé vers la perfection, il a trouvé de nouvelles preuves de la ſphéricité de la terre. Pythagore lui donnoit cette forme, & la croyoit habitée juſques dans ſes antipodes, ſoutenant que les hommes pou-

voient ſe tenir droits ſur leurs pieds, dans une direction oppoſée à celle que nous ſuivons dans notre hémiſphère. Après lui, les Grecs de l'école d'Alexandrie portèrent cette opinion juſqu'à l'évidence ; & lorſque dans le dernier ſiècle, Newton recompoſa le ſyſtême entier de l'Univers, tout ce qu'il trouva à changer dans l'opinion de la ſphéricité de la terre, ſe réduiſit à applatir un peu le globe vers ſes pôles. Newton n'avoit point voyagé & ne pouvoit par conſéquent démontrer par le fait la vérité de ſon ſoupçon ; mais l'Académie Royale des Sciences de Paris en a été chercher la preuve vers le Pôle & ſous l'Equateur. Les Maupertuis, les Bouguer, les la Condamine

Condamine ſont revenus, chargés, pour ainſi dire, des témoignages du génie de Newton, & il a été démontré que la terre, en vertu de ſa vîteſſe de rotation & de l'attraction mutuelle de ſes parties, a quitté la figure d'un globe parfaitement ſphérique, pour prendre celle d'un ſphéroïde, c'eſt-à-dire, d'un globe plus élevé vers l'Equateur & plus abaiſſé vers les pôles.

Ce voyage de nos ſavans Académiciens, envoyés par Louis XV dans les climats les plus oppoſés de la terre, pour en dreſſer la meſure exacte, nous invite à parler de l'étendue du globe ſur laquelle les Anciens & les Modernes ſemblent avoir épuiſé leur curioſité. Et

quel ſujet plus noble & plus important méritoit mieux en effet les efforts & la hardieſſe de l'induſtrie humaine ! Jettés ſur ce globe ; où nous tenons ſi peu d'eſpace, ſur ce globe qui ſemble s'aggrandir à nos yeux de notre petiteſſe ; il eſt curieux, il eſt intéreſſant de nous voir nous agiter pour parvenir à une connoiſſance préciſe des dimenſions de notre ſéjour, ſur-tout ſi l'on réfléchit que ne pouvant d'abord le parcourir phyſiquement, c'eſt par l'intelligence ſeule que nous en avons ſaiſi la circonférence. Tel eſt le premier fondement de la gloire due aux efforts des anciens peuples, qui tentèrent cette meſure, & parvinrent à une approximation

qui nous étonne. Interrogeons les traditions Chaldéennes que le tems nous a conſervées. On aſſuroit dans l'antique Babylonie, au rapport d'Achilles Tatius, que la révolution d'une ſeule année ſuffiroit, pour faire le tour du monde, à un homme qui, toujours en mouvement comme le ſoleil, pourroit fournir aux fatigues de cette longue marche, à raiſon d'une lieue par heure. Cet homme effectivement, à la fin d'une année compoſée de trois cens ſoixante-cinq jours & ſix heures, ſe trouveroit avoir parcouru huit mille ſept cens ſoixante-ſix lieues; réſultat ſurprenant, lorſqu'on le rapproche des neuf mille lieues de circonférence qu'on aſſigne aujour-

d'hui à la terre. Dans des tems poſtérieurs, les monumens hiſtoriques nous montrent l'homme cherchant & trouvant dans la correſpondance du ciel avec la terre la méthode de meſurer le monde, ſans ſortir de chez lui, comme Voltaire l'a dit de Newton. Il vit que la voûte céleſte étoit abſolument ſemblable à la ſurface ſphérique du globe. Il meſura donc à la fois un degré du ciel & l'eſpace correſpondant ſur la terre, & cette meſure déterminée lui donna bientôt la dimenſion de ſa demeure.

Les noms d'Eratoſthènes, de Ptolémée, de Poſſidonius, de Cléomède & d'Ariſtote nous rappellent encore que l'Antiquité a connu

cinq tableaux différens où la véritable étendue de la terre ſe trouve exprimée ſous le nom général de ſtades. Ces ſtades, à la vérité, varient en nombre, mais auſſi varient-ils en longueur; & rapprochés les uns des autres, ils donnent le même réſultat, parce qu'ils ne ſont dans la réalité qu'une ſeule & même meſure rapportée & traduite en ſtades différens. Quelqu'étonnante que ſoit une pareille conformité, il eſt aiſé de ſe convaincre de ſon exiſtence. Dans un degré de la terre qu'on meſure aujourd'hui, l'obſervation retrouve toutes les dimenſions anciennes.

Les Modernes n'ont donc fait que répéter les Anciens, lorſqu'ils ſe ſont vantés de donner aux hommes

pour la première fois la connoiſſance exacte de la grandeur de la terre. Sans doute ils ont mis en œuvre des moyens plus élégans, plus ingénieux. Ils ont déployé ſurtout une conſtance, un courage qui leur ont mérité d'entendre dire que la ſcience avoit ſes héros comme la guerre. Mais enfin le produit de leurs recherches n'a fait que confirmer l'exactitude des découvertes de l'Antiquité. Environ trois mille lieues de diamètre & neuf mille de circonférence forment, aujourd'hui comme autrefois, l'étendue que la ſcience aſſigne à la terre.

Il faut avouer cependant que cette étendue de notre globe eſt peu con-

ſidérable aux yeux de l'homme qui la compare à celle de quelques autres Corps céleſtes qui ſont mus & régis par le même ſoleil. Que notre terre en effet eſt chétive & petite, rapprochée du globe de Jupiter ! Le diamètre de ce dernier eſt la neuvième partie de la maſſe ſolaire, tandis que cette même maſſe répète un million de fois celle de notre globe. Mais les idées de grandeur & de petiteſſe ne ſont jamais que des idées relatives ; elles n'offrent par elles-mêmes aucune image déterminée, & c'eſt de la comparaiſon ſeule qu'elles reçoivent, pour ainſi dire, leur véritable dimenſion. Auſſi la terre qui, rapprochée de Jupiter & de Saturne, s'effaceroit preſque

à nos yeux, s'aggrandit tout-à-coup & s'augmente dans une proportion effrayante, ſi nous la comparons à nous-mêmes. Qu'on ſuppute combien il faudroit d'hommes couchés à la ſuite les uns des autres pour couvrir le cercle entier de la terre, & ce calcul nous effrayera d'étonnement. Il jetteroit d'ailleurs trop de trouble & trop de confuſion dans la penſée. A force de petites meſures, nous nous trouverions embarraſſés. Il eſt donc plus ſage de n'employer que de grandes diviſions, ſi nous voulons que la terre s'offre à nous ſous un aſpect facile à ſaiſir d'un premier coup-d'œil & propre à s'imprimer dans la mémoire. Entrons dans ce détail, & voyons s'il n'eſt pas poſſi-

ble de lui donner un intérêt qui ſache plaire & inſtruire à la fois.

La Géographie peut adopter trois manières générales de diviſer le globe, d'abord en ancien & nouveau continent; (& cette diſtribution eſt celle peut-être qui devroit s'offrir aujourd'hui la première à l'eſprit,) enſuite en terre & en eau; enfin en portions, qui, ſous les noms d'Aſie, d'Afrique, d'Europe & d'Amérique, ſont généralement appellées les Quatre Parties du Monde. Quant à la première diſtribution, qu'il nous ſoit permis de nous étayer du témoignage de notre Hiſtorien de la Nature, de ce grand homme qui, reſté ſeul aujourd'hui de ce beau triumvirat littéraire par qui notre

ſiècle a vu s'opérer dans toutes les penſées de l'homme une révolution mémorable, ſait ſi bien l'art de donner de la nouveauté aux conceptions anciennes, & aux conceptions nouvelles de l'autorité.

Que l'on jette un regard attentif ſur le globe, & l'on verra, avec M. de Buffon, que deux bandes de terre & deux bandes de mers en diviſent la ſurface d'un pôle à l'autre : on verra que l'ancien continent eſt formé par la plus conſidérable de ces deux bandes ; que ſi on vouloit en parcourir la plus grande longueur, il faudroit traverſer l'équateur en diagonale, en partant du ſoixante-ſixième degré de latitude, au Nord de la Tartarie

Orientale, s'avancer de-là vers la terre qui avoiſine le Golfe Linchidolin, où les Moſcovites vont pêcher des baleines; paſſer enſuite à Tobolsk, de Tobolsk traverſer la Mer Caſpienne, la Perſe, l'Arabie, la ville du Prophète, c'eſt-à-dire, la Mecque; franchir encore la Mer Rouge, entrer dans l'Afrique par la Nubie, laiſſer derrière ſoi l'Abiſſinie, la partie occidentale du pays habité par les Galles, les Monts de Luna ou de la Lune, le Monomotapa & la Caffrerie, pour arriver enfin toujours en ligne droite au Cap de Bonne-Eſpérance.

On verra que ſelon cette ligne, la plus longue qu'il ſoit poſſible de tracer ſur l'ancien continent, ce

même continent a trois mille ſix cens lieues de longueur, tandis que, meſuré ſur la ligne ordinaire des Méridiens, depuis le Cap Nord en Laponie juſqu'au Cap de Bonne-Eſpérance, il donne à peine deux mille ſix cens lieues; que cette dernière longueur ſeroit elle-même exceſſivement réduite, ſi l'on adoptoit, pour le meſurer, deux autres extrémités de l'ancien continent; telles, par exemple, que la pointe de la Bretagne à Breſt & la côte de la Tartarie Chinoiſe, qui ne donneroient que deux mille trois cens lieues; ou bien la pointe méridionale de l'iſle de Ceylan & la côte ſeptentrionale de la Nouvelle Zemble, dont le réſultat ſeroit une

ligne de dix-huit cens lieues ; & qu'enfin, celle qu'on voudroit tracer depuis Berghen, en Norwege, juſqu'à la côte du Kamtſchatka, différeroit à peine de la précédente. On s'applaudira de voir encore, avec M. de Buffon, que cette ligne de trois mille ſix cens lieues, imaginée par lui, ne donne pas ſeulement la plus grande longueur de l'ancien continent, mais qu'elle en aſſigne encore le vrai milieu, puiſque, des deux côtés de cette ligne, la ſurface du terrein fournit aux calculs de l'arpentage un nombre preſque égal de lieues quarrées ; égalité ſurprenante & au-delà de laquelle il eſt impoſſible d'imaginer un plus haut degré de vraiſemblance, pour

favoriſer l'apperçu qu'a trouvé le génie.

Maintenant paſſons au nouveau continent & tâchons d'en ſaiſir l'enſemble en l'examinant ſous les mêmes rapports. On voit d'abord la ligne la plus longue, que puiſſe nous donner ſa ſurface, s'incliner auſſi ſur l'équateur d'environ trente degrés, c'eſt-à-dire, qu'elle le traverſe en diagonale, quoique dans un ſens oppoſé, puiſqu'au lieu de courir comme la première du nord-eſt au ſud-oueſt, c'eſt du nord-oueſt au ſud-eſt que l'œil en ſuit la prolongation. On la voit commencer à ce grand lac peu connu, autour duquel le Père Charlevoix & M. Jérémie placent cette peuplade de

Sauvages nommés tantôt *Aſſiniboulſ* ou *Aſſiniboils*, & tantôt *Aſſinipoels* ou *Aſſinipoals*, ſi toutefois ce grand lac exiſte, comme l'aſſurent aujourd'hui les Géographes, en nous diſant qu'il peut ſervir de paſſage au nord. Elle ſe dirige enſuite vers le fort le Sueur, & de-là au fort Saint-Louis. Elle traverſe les Chicachas, les Apalaches, la longueur de la Floride, le Golfe du Mexique, où elle rencontre d'abord Cuba, la Jamaïque après, & à l'autre extrémité Carthagène. De Carthagène, elle paſſe à Santafé, chez les Mornas, les Marianas, les Zamas, à Zongo, à Pocona, laiſſe en arrière les Chiriquanes, arrive chez les Mataguais,

& coupant le lac Caracares, vient finir à l'embouchure du fleuve de la Plata. Cette ligne ainſi prolongée donne au nouveau continent environ deux mille cinq cens lieues de longueur. Elle en marque auſſi le milieu, puiſqu'elle donne à la ſurface du terrein, ſoit à droite, ſoit à gauche, à-peu-près le même réſultat de lieues quarrées. Enfin elle aboutit & commence comme la première, au même degré, c'eſt-à-dire, au ſoixante-ſixième de latitude auſtrale & ſeptentrionale.

Ces nombreux rapports d'un continent à l'autre ont ſans doute une ſingularité qui étonne. Comment ſe fait-il donc que la découverte en ait été différée juſqu'à nos jours?

L'hiſtoire de l'eſprit humain eſt pleine d'évènemens qui font naître la même queſtion. Il falloit ſans doute ce génie qui voit tous les côtés de l'objet qu'il obſerve, & qui quelquefois auſſi devine ce qu'il ne peut voir. Ce génie a paru. Il nous a parlé, & rapprochant les deux hémiſphéres, il a joint à ce grand tableau de leur reſſemblance deux nouveaux traits non moins curieux; le premier, que les deux continens ſe font des avances mutuelles comme pour rentrer l'un dans l'autre, l'Afrique s'avançant vers l'Amérique, depuis les iſles Canaries, juſqu'aux côtes de Guinée, & l'Amérique vers l'Afrique, depuis la Guyanne, juſqu'à l'em-

bouchure du Rio-Janeiro ; le ſecond, que les deux continens ſont formés chacun de deux parties liées l'une à l'autre par un petit iſthme Suez & Panama, ſans leſquels chaque continent en formeroit deux autres que la mer environneroit de tout côté. Ainſi, au lieu de ſe préſenter à nos yeux, comme ils ſont aujourd'hui, ſous la forme de deux grandes iſles, ils nous en offriroient quatre : l'Europe & l'Aſie feroient la première, l'Afrique feroit la ſeconde, l'Amérique ſeptentrionale la troiſième, & la quatrième ſeroit dans la partie du midi.

Sans doute que la ſingularité de tous ces rapports a déjà inſpiré le deſir d'en connoître la cauſe phy-

ſique. Il ne ſuffit point à l'homme de voir ce qui exiſte, il ambitionne de ſavoir comment & pourquoi exiſte ce qu'il voit. Nous ſentons combien auroit d'attraits pour lui une explication appuyée même ſur de ſimples conjectures. Mais que pourrions-nous haſarder, lorſque M. de Buffon lui-même s'eſt renfermé ſur cette matière dans un ſilence philoſophique ? Nous n'avons pas le droit d'être moins ſages que lui ; & d'ailleurs une ſeconde diviſion générale du globe nous appelle. Nous l'avons promiſe ſous la dénomination de *terres* & d'*eaux*.

Ici le Géographe rentre dans tous ſes droits. Il ſe ſuffit à lui-même pour tracer aux yeux ce double ta-

bleau, à l'aide duquel le globe ſera figuré d'une manière qui permettra de le ſaiſir dans ſes détails principaux.

On a vu déjà que la partie terreſtre ſe partage en deux grands continens, dont le premier, appellé l'ancien monde, eſt beaucoup plus étendu que le ſecond, nommé le monde nouveau. Mais il en eſt d'autres en grand nombre, qui portent le nom d'iſles, c'eſt-à-dire, de terres que les eaux environnent de toutes parts, & de terres auſtrales, c'eſt-à-dire, de terres nouvellement découvertes & ſituées dans la mer du ſûd, autour du pôle auſtral. Quant aux iſles, notre deſſein n'eſt pas de donner ici une nomencla-

ture exacte de toutes ces éminences qui ſont répandues ſur la vaſte ſurface des mers. L'ennui s'attacheroit à ce dénombrement minutieux. Il ſuffira de faire remarquer celles qui, par leur étendue ou leur importance politique, forment dans le tableau général comme autant de points principaux, où l'œil doit s'arrêter.

Si nous commençons par celles qui animent les mers de l'Aſie, Ieſo, ou Yeco s'offre d'abord à nous dans la partie ſeptentrionale de l'Orient, ſous la dépendance du Japon, dont il eſt tributaire, & qui, par les caprices biſarres de ſa tyrannie, n'a pas peu contribué juſqu'à ce jour à éloigner de cette grande iſle les Voyageurs dont le

commerce auroit déjà policé, ou du moins adouci le caractère ſauvage des habitans. Le Japon lui-même s'offre enſuite avec ſes trois iſles principales, Nyphon, Saïkokf & Sikokf, entourées d'un grand nombre d'autres plus petites, les unes parſemées de rochers ſtériles, les autres riches & fécondes. C'eſt-là que l'air & la terre & la mer dans une convulſion continuelle font entendre ſans ceſſe les éclats du tonnerre, les mugiſſemens des volcans & tout le fracas des ouragans, des trombes & des tempêtes. C'eſt-là que l'homme, à toute la fierté naturelle aux inſulaires, joint cette triſteſſe, cette violence d'un caractère ſombre, effet néceſſaire des

phénomènes phyſiques dont il eſt aſſiégé.

En deſcendant du Japon, entre le tropique du Cancer & la ligne équinoxiale, s'étendent, ſur une longueur d'environ cent cinquante lieues de mer, les Mariannes, que Magellan découvrit le premier en 1521, & qu'il nomma les iſles des Larrons, après que les Inſulaires lui eurent enlevé quelques morceaux de fer & des inſtrumens de peu de valeur. Enſuite la multitude de petits bâtimens qui viennent à voiles déployées au-devant des Navires d'Europe, leur ayant fait donner celui de Las-Velas, elles le perdirent encore, pour celui de Marianne qu'elles ont conſervé, en

l'honneur de la Reine d'Eſpagne, Marie-Anne d'Autriche, femme de Philippe IV. Il eſt impoſſible de jetter les yeux ſur cet Archipel ſans gémir des dévaſtations que les Eſpagnols y exercèrent, & dont l'effet exiſte encore. Ils en ont fait diſparoître une immenſe population. L'homme s'eſt anéanti devant l'homme, & ce beau climat où la nature eſt ſi riante, perdu pour ſes propres enfans, n'eſt plus fertile que pour des étrangers.

Aux Mariannes ſuccèdent les Philippines, également découvertes par le fameux Magellan en 1521, & vingt-deux ans après lui, appellées par Lopez de Villalobos du nom du Prince Philippe, héritier

héritier préſomptif de la couronne d'Eſpagne. Cet Archipel, compoſé d'iſles, qui ſurpaſſent le nombre de cinquante, & parmi leſquelles il en eſt dix remarquables par leur grandeur, s'étend en latitude ſous la Zone torride. Il offre au Naturaliſte le contraſte d'une végétation belle, féconde & toujours riche des fruits de toutes les ſaiſons, & d'une terre que tourmentent des tremblemens répétés & ſi terribles qu'à peine y laiſſent-ils ſubſiſter une maiſon. De nombreux volcans, toujours enflammés, ſouvent en éruption, en font un ſol ruineux que les ouragans déſolent encore. Tel eſt auſſi le ſort des Moluques, qu'on rencontre au midi des Philippines,

que les Portugais, ſous la conduite de Franciſco Serano, découvrirent en 1511, & qui maintenant ſubordonnées à la domination Hollandoiſe, ne produiſent qu'à ſa volonté ces épiceries célèbres, dont la richeſſe y remplaceroit celle du riz & du bled qui leur manque. On n'oubliera pas, avant de quitter les Moluques, de jetter un regard attentif ſur la grande iſle de Célèbes, autrement appellée Macaſſar. Son étendue, qui eſt de cent quarante lieues en longueur, & en largeur d'environ quatre-vingt-cinq, la richeſſe & la variété de ſes productions, les heureuſes qualités & de corps & d'eſprit de ſes habitans, & ſur-tout la ſingularité du haſard

qui décida le choix de leur religion, ne permettent pas d'oublier cette isle dans le tableau général.

Au nord, au midi & à l'occident de Macassar, s'offrent autour de la ligne équinoxiale, les trois grandes isles de la Sonde; Borneo, la plus grande des Indes orientales, & peut-être du monde; Java, qui, connue de Ptolomée, portoit au siècle de cet Auteur le même nom qu'aujourd'hui, & où les Hollandois ont élevé la fameuse Batavia, l'une des plus belles villes du monde, & comme l'abrégé de toute la Hollande; enfin Sumatra, qui l'emporte en étendue sur l'Angleterre & l'Ecosse réunies, & que le Roi d'Achem, dont la présence

eſt un terrible fléau pour ſon peuple, tient en grande partie ſous ſa domination.

Des iſles de la Sonde, pour arriver juſques à Ceylan, il faut franchir un grand eſpace de mer, où l'œil ne rencontre pour ſe repoſer que le ciel & l'océan. Mais qu'il eſt bientôt conſolé de ce long ennui, dès qu'il atteint cette nouvelle étendue de terre ferme que Ceylan lui préſente ſur une longueur de quatre-vingts lieues & ſur une largeur de trente! Il y admire un amas de montagnes auſſi fertiles que les plus riches vallées par l'induſtrieuſe culture des Habitans, qui, en les applaniſſant, en ont fait des amphithéâtres de verdure, où l'art a

creuſé d'immenſes réſervoirs toujours entretenus par la chûte abondante des pluies. Tel n'eſt point l'aſpect des Maldives qu'on rencontre à cent cinquante lieues de Ceylan, & qui forment le dernier Archipel remarquable dans la grande mer des Indes. Diviſées par la Nature en treize provinces qui ſe nomment *Attolons*, chacun de ces Attolons de figure ronde ou ovale eſt environné d'un grand banc de pierre viſible, dans la circonférence d'à-peu-près trente lieues. Ils s'entre-ſuivent tous du nord au ſud ſans ſe toucher, & quoique ſéparés par des canaux plus ou moins larges, ils ne ſont qu'un long banc continuel, anciennement morcelé

par la violence des flots, comme nous le prouverons plus bas, lorſque nous traiterons de la formation des iſles.

Ici finiſſent les éminences conſidérables de terre que l'Aſie voit répandues autour d'elle ſur la ſurface de ſa grande mer, tandis qu'au-deſſus du cap de Guadarfui, au midi oriental de l'Arabie heureuſe, l'Afrique nous préſente la première de ces iſles à Socotora. Au-deſſous & bien loin de celle-ci, vers le ſud, les iſles de l'Amirante mériteroient de nous arrêter, ſi, quoique au nombre de neuf, elles étoient encore habitées aujourd'hui, comme il a paru à quelques Navigateurs qu'elles le furent autrefois. Mais un déſert

intéreſſe peu, & il faut s'en éloigner pour deſcendre à Madagaſcar, qui, ſur une longueur de trois cens trente-ſix lieues françoiſes & quelquefois ſur une largeur de cent vingt, en a huit cens de circuit; ce qui, peut-être, la rend comparable à Borneo, & lui donne le droit de diſputer la prééminence ſur toutes les iſles connues. Quel dommage que ſa population ne ſoit point proportionnée à ſon étendue, & que la nature y prenne ſeule, pour ainſi dire, le ſoin de la féconder! Depuis long-temps elle appelle envain de tous les côtés l'induſtrie des Naturels & des Etrangers.

Quoique l'iſle appellée autrefois Maurice, & aujourd'hui de France,

n'ait qu'environ quarante-cinq lieues de circuit, il n'eſt point permis à un Géographe François de la négliger, depuis qu'elle a paſſé ſous notre dépendance, & que Labourdonnais y a fait naître la proſpérité. Celle de Bourbon, qui en eſt voiſine, mérite encore bien mieux cette préférence, ſoit par ſon étendue, qui eſt d'un quart plus conſidérable, ſoit par l'état floriſſant de notre Colonie, auquel peut-être il eſt impoſſible d'ajouter. De ces iſles placées à l'orient de l'Afrique, il faut naviger long-tems dans un déſert, doubler le Cap de Bonne-Eſpérance, & s'élever dans l'océan atlantique, au-deſſus du tropique du Cancer, avant de rencontrer une

portion de terre digne de nous arrêter un inſtant. Ce ſera l'iſle de Sainte-Hélène, découverte en 1502 par le Portugais, Jean de Nova, le jour de la fête de Sainte Hélène, dont il lui impoſa le nom, poſſédée aujourd'hui par les Anglois qui en ont fait un lieu de relâche dans leur traverſée aux Indes & à la Chine, & couverte de hautes montagnes qui l'annoncent aux vaiſſeaux à la diſtance de vingt-cinq lieues. N'oublions pas qu'elle mérite la deſtination que l'Anglois lui a donnée, ſoit par la pureté admirable de ſon air & de ſes eaux, ſoit par la ſalubrité de ſes animaux & de ſes fruits, qui ramènent bientôt à la vie le Navigateur mourant.

L'iſle Saint-Thomas, découverte auſſi par les Portugais, en 1495, & placée au milieu de la ligne équinoxiale, n'offre point ſur un diamètre de douze lieues le même avantage aux vaiſſeaux qui la viſitent. Il faut qu'ils s'en éloignent bientôt, qu'ils franchiſſent le golfe de Guinée, & qu'ils arrivent aux Iſles du Cap-Verd, où St Yago, la principale de ces douze éminences, leur préſente une ſurface de quarante-cinq lieues de longueur ſur dix de large, ſans qu'ils puiſſent toutefois y reſpirer encore un air ſalubre. Cet avantage les attend aux Canaries, que l'Antiquité appelloit Iſles Fortunées. Elles le ſont en effet, ſinon par le gouvernement

que les Modernes y ont établi, du moins par la nature du climat, & la variété de ſes utiles productions.

Les mers de l'Afrique ne nous offrent plus d'iſles un peu conſidérables que Madère, nom qui ſignifie bois ou forêt, & que Juan Gonzalez & Triſtan Vaz, Portugais, lui impoſèrent en 1419, pour déſigner ces grandes forêts, dont ils la trouvèrent hériſſée, & auxquelles ils mirent le feu. L'incendie ſe répandit au-delà du terme qu'ils avoient déſigné. Les cendres qui en reſtèrent furent un aliment ſi prodigieux pour la végétation, que la vigne qu'ils y avoient tranſportée donna long-tems plus de grappes que de feuilles.

Laiſſons maintenant le grand Océan, & par le détroit de Gibraltar, que les Anciens nommoient les Colonnes d'Hercule, entrons dans la Méditerranée pour y chercher les iſles principales de l'Europe. Nous paſſerions, ſans daigner le regarder, près du ſtérile rocher de Malthe, ſi ſur ce même rocher, qui à peine a vingt lieues de circuit, ne s'élevoit ce boulevard, où la Nobleſſe de l'Europe brave toute la puiſſance Ottomane. Mais à ce titre, il eſt digne d'être remarqué, peut-être même plus que cette fameuſe Chypre, ſituée à l'extrémité orientale de la Méditerranée, & nommée Cypre autrefois, quand la fable y plaçoit le berceau de Vénus.

Vénus. Rhodes que dans nos tems modernes a dominé cette même Nobleſſe, Candie autrefois cette Crète célèbre par la ſageſſe de ſes loix, tout cet Archipel que le génie des Grecs a rendu à jamais mémorable, & la Sicile la plus grande des iſles de la Méditerranée où elle s'étend ſous la forme d'un triangle, & la Sardaigne qui compoſe un royaume de cinquante-huit lieues de longueur ſur trente de largeur, & la Corſe ſi long-tems le jouet de ſes voiſins & d'elle-même, & Mayorque & Minorque que l'Angleterre, la France & l'Eſpagne s'enlèvent & ſe rendent tour-à-tour, ſont les ſeules éminences de terre, qui du ſein de la

Méditerranée environnent le midi de l'Europe.

Repaſſant enſuite par le même détroit de Gibraltar pour rentrer dans l'océan, il faut s'élever vers le nord, au-deſſus de la France, pour rencontrer la Grande-Bretagne & l'Irlande & les Hébrides habitées par des peuples encore à demi-ſauvages, & les Orcades, dont quelques-unes n'ont jamais joui du feuillage d'un arbre. Bien loin de ces dernières, preſque ſous le cercle polaire, au milieu des glaces qui deſcendent du pôle, & des feux volcaniques qui l'ébranlent, l'Iſlande pourroit diſputer de grandeur avec l'Angleterre, Madagaſcar & Bornéo. Ses habitans, dont le nombre eſt exceſ-

ſivement inégal à ſon étendue, vivent ſous la dépendance du Danemarck, qui lui-même dans la Baltique eſt un aſſemblage d'iſles, entre leſquelles Funen, ou la Fionie, & le Séeland ſur-tout ſe font remarquer.

Il ne nous reſte plus qu'à reconnoître les iſles répandues autour de l'Amérique; & pour cet effet retournons dans la mer du nord, entre le Danemarck & l'Angleterre; franchiſſons le pas de Calais, & revenus dans la grande mer, nous verrons d'abord Terre-Neuve à l'orient de l'Amérique ſeptentrionale; trois cens lieues de circuit en font une iſle conſidérable par ſon étendue, mais qui l'eſt bien plus

encore par la pêche de la morue, qui ſe fait dans le voiſinage de ſes côtes, ſur un grand banc, où le ſang des Européens a coulé trop de fois. L'Iſle-Royale, ou le Cap Breton, ſe montre enſuite peu éloignée du continent & ſous une forme irrégulière. Les Açores, qu'on ne ſait à quelle partie du monde rapporter, ſe laiſſent voir à droite dans l'éloignement. On les quitte pour ſe rapprocher des Lucayes, que nous paſſerions ſous ſilence, ſi Chriſtophe Colomb n'eut commencé par elles à découvrir l'Amérique. A leur ſuite viennent les Antilles, diſpoſées en forme d'arc entre la Floride & l'embouchure de l'Orénoque, comme pour

fermer l'entrée du golfe de Mexique. Colomb les découvrit en 1492 & 1495, avant qu'il eût abordé le nouveau Continent. Qu'il ſuffiſe de diſtinguer Saint-Domingue, Cuba, la Jamaïque & Porto-Ricco, quoique ce nombreux Archipel ſoit dans toutes ſes parties un riche théâtre important au commerce de l'Europe. La Terre de Feu, au-delà de la pointe méridionale de l'Amérique, termineroit heureuſement notre courſe, ſi la nature de ce climat n'étoit point une nature marâtre.

Maintenant attachons à ce tableau général des parties inſulaires du globe quelques idées générales auſſi, qui ſervent à l'imprimer plus

avant dans la penſée ; la première ſera que les iſles ſe trouvent en grand nombre dans le voiſinage des terres, & en très-petit nombre au contraire au milieu de la pleine mer ; la ſeconde, qu'elles ſont multipliées ſous la zone torride, & deviennent rares à meſure qu'on s'élève vers le pôle boréal. Cette organiſation du globe eſt ſingulière ſans doute, & nous voudrions en aſſigner la véritable cauſe : mais la connoiſſance des cauſes eſt preſque toujours placée ſi loin de notre intelligence, qu'il faut nous borner à des conjectures plus ou moins vraiſemblables ſur la formation des iſles.

D'abord l'éruption des volcans

qui furent autrefois très-multipliés ſur la face de la terre, comme l'atteſtent chaque jour les découvertes des Naturaliſtes, enſuite les tremblemens de terre produits ſoit par ces mêmes volcans, ſoit par la violence des vents, ont détaché des parties entières de continens, & répandu la mer entre ces parties détachées. Telle eſt, ſi l'on en croit la tradition que Virgile nous a conſervée dans de beaux vers, la Puiſſance qui ſépara la Sicile de l'Italie, & qui même a répandu peut-être l'océan entre l'Afrique, l'Europe & l'Aſie, pour y former & le Pont-Euxin & la Méditerranée, dont les eaux n'ont pu couvrir les hauteurs qui

forment aujourd'hui la Sicile, l'Archipel de la Grèce, & toutes les iſles de cette mer intérieure. Telle eſt peut-être encore l'origine des iſles Britanniques que l'Hiſtoire naturelle de leurs rivages nous dit aſſez avoir été enlevées autrefois au continent de l'Europe, non-ſeulement vers la France, mais vers l'Allemagne & le Danemarck. Qui ſait même ſi ce dernier royaume n'a pas été compris dans la même révolution, & ſi tous ces eſpaces, qui forment aujourd'hui la mer Baltique & le golfe de Finlande, ne ſont pas des uſurpations de l'océan ſur les terres ſeptentrionales du continent d'Europe ? Et ſi nous voulions étendre plus loin cette

induction, nous blâmeroit-on beaucoup de laiſſer entrevoir qu'une cataſtrophe non moins générale a déſaſſemblé le nouveau continent, qu'elle l'a diviſé en deux parts, qu'elle en eût fait deux grandes iſles, ſi elle avoit pu livrer l'iſthme de Panama à l'irruption de la mer, comme elle a fait de la côte orientale pour y former cette longue ſuite d'iſles, qui défendent l'entrée du golfe de Mexique? Dans ce ſyſtême, qu'il ſeroit poſſible de généraliſer encore, on voit clairement pourquoi les iſles s'élèvent en grand nombre dans le voiſinage des terres, & laiſſent déſerte la pleine mer : & comme les iſles ne ſont que les ſommets les plus

élevés des montagnes, qui par diverſes ramifications ſillonnent la partie du globe où s'étend la mer; comme, par ſon mouvement de rotation ſur lui-même, le globe imprime ſous l'équateur une plus grande action aux vents & aux marées, ce qui a dû néceſſairement élever le globe bien plus vers cette partie que vers celle du nord & y former les montagnes les plus élevées, il eſt aiſé de conjecturer pourquoi les iſles ſont très-multipliées vers la zone torride, & dans les mers du ſeptentrion. Des iſles qui forment la ſeconde diviſion de la partie terreſtre du globe, paſſons aux terres-auſtrales qui en forment la dernière.

On a conjecturé long-tems que ſous le Pôle-Sud étoit placé un continent d'une vaſte étendue, deſtiné à ſervir de contre-poids aux terres du Pôle-Nord, qui ſans ce ſecours, diſoit-on, ne pourroient être balancées dans un juſte équilibre. Le préſident des Broſſes en Francé & en Angleterre le Chevalier d'Alrymple ont développé cette conjecture, chacun avec des faits & des raiſonnemens plus ou moins nombreux, plus ou moins vraiſemblables. Nous avons entendu, il y a environ quarante ans, l'Auteur de l'Hiſtoire Naturelle ſe plaindre au monde ſavant & navigateur de ce que l'ardeur pour découvrir de nouvelles terre

s'étoit extrêmement ralentie, quoique la découverte des terres-auſtrales ſur-tout dût être un grand objet de curioſité & peut-être même d'utilité. « Ce qui nous reſte à connoître du côté du Pôle-Auſtral, ajoutoit-il, eſt ſi conſidérable, qu'on peut, ſans ſe tromper, l'évaluer à plus d'un quart de la ſuperficie du globe, en ſorte qu'il peut y avoir dans ces climats un continent terreſtre auſſi grand que l'Europe, l'Aſie & l'Afrique priſes toutes trois enſemble ».

Une conjecture ſemblable, énoncée par un homme qui déjà méritoit, & qui depuis a obtenu la gloire de rendre ſon ſiècle attentif à chacune de ſes penſées, réveilla

cette ardeur pour les découvertes. On vit ſucceſſivement les Byron, les Wallis, les Bougainville, &c. ſe jetter dans cette grande mer qui s'étend vers le ſud entre l'Aſie & l'Amérique, & chercher ce continent ſoupçonné & hautement annoncé. Leurs navigations excitèrent un intérêt général, ſoit par les longues fatigues qu'ils ont endurées, ſoit par les dangers qu'ils ont courus, ſoit par la nouveauté des objets qu'ils ont décrits, ſoit même par cet attrait naturel qui nous attache à toutes les entrepriſes hardies, ſur-tout lorſqu'elles ont un but de curioſité & d'importance univerſelle. Mais ce continent ſi deſiré ne s'offrit point à eux.

Enfin ces terres, qu'on diſoit faire un monde à part, invitèrent le fameux Capitaine Cook à ſe livrer trois fois à leurs recherches, en s'avançant vers le Pôle-Sud, juſqu'où nul homme n'avoit oſé pénétrer avant lui. Les voyages de ce Navigateur à jamais célèbre ont prouvé d'une manière inconteſtable que dans l'hémiſphère-auſtral, en-deçà du ſoixante-ſixième degré, il n'eſt point de continent deſtiné à ſervir de contre-poids aux terres-boréales. Qui ſait ſi la Nature n'a point pourvu à cet inconvénient en plaçant au fond de la mer du ſud des corps, qui par leur peſanteur compenſent l'abſence des terres? Qui ſait même ſi

la néceſſité de ce contre-poids n'eſt point une chimère ? Quoi qu'il en ſoit, il eſt reconnu maintenant que le Pôle-Sud eſt ſans continent, qu'il eſt inutile de l'y chercher encore, & qu'il faut ſe borner à mieux connoître les portions de terre éparſes dans cette grande mer.

C'eſt à ces iſles, dont quelques-unes ont une immenſité d'étendue, qu'on donnera ſans doute déſormais le nom de terres-auſtrales. La plus conſidérable, celle qu'il importe le plus d'obſerver, & la ſeule ſur laquelle ſon étendue nous ordonne d'arrêter un moment les yeux, eſt la Nouvelle-Hollande. «Il n'y a peut-être, a dit M. Forſter, aucune partie du monde qui mérite autant

l'examen des Voyageurs que le grand continent de la Nouvelle-Hollande, dont on n'a encore obſervé que les bords, & dont toutes les productions ſont en quelque ſorte abſolument ignorées. Suivant tous les Navigateurs qui y ont abordé, il y a peu d'habitans; ils ne ſe tiennent qu'au bord de la mer; ils ſont entièrement nuds, & ils ſemblent mener une vie plus ſauvage qu'aucune nation des climats chauds; l'intérieur de cette contrée, égale en étendue au continent de l'Europe & ſituée ſous le Tropique, eſt inconnu & peut-être inhabité. D'après l'immenſe variété de productions animales & végétales raſſemblées par M. Cook, le

milieu des terres doit renfermer des tréſors d'hiſtoire naturelle, qui ſeront d'une grande utilité au peuple policé qui le premier en fera la découverte. Il paroît même probable que par la ſuite des ſiècles la Nouvelle-Hollande, que quelques lecteurs refuſent d'appeller aujourd'hui un continent, deviendra auſſi peuplée & auſſi utile que les autres continens. Tous les Navigateurs à la vérité ſe plaignent de ce qu'elle manque d'eaux douces & de grandes rivières; mais en ont-ils examiné tout le contour avec ſoin? N'eſt-il pas très-vraiſemblable au contraire qu'une contrée auſſi vaſte renferme de hautes montagnes dans ſon intérieur, ce

qui doit néceſſairement produire de grandes rivières. La Nouvelle-Hollande offre tout ce qui eſt capable d'attirer des émigrans. Elle préſente un nouvel azile aux enfans de la liberté ; il ne lui faut qu'une colonie pour briller par les Sciences & les Arts, par la culture, la richeſſe des productions & le nombre des habitans ».

C'eſt ici le lieu de placer une obſervation qui concerne la conformation générale du globe, & que la vue de la Nouvelle-Hollande a fait naître dans les penſées du même Naturaliſte.

Toutes les grandes pointes de terre de notre globe, qui ſe trouvent au ſud, ont une reſſemblance

frappante dans leur organiſation & dans la poſition des iſles de leur voiſinage. Elles ſont élevées & remplies de rochers ; chacune ſemble être l'extrémité d'une chaîne de hautes montagnes qui ſe prolongent au nord ; elles ont toutes à l'eſt une ou pluſieurs iſles conſidérables ; on remarque auſſi que tous les continens ont une grande ſinuoſité, ſur le côté occidental vers le nord. Tant de rapports ne ſemblent pas être uniquement l'effet du haſard ; ils proviennent, ſans doute, de la même cauſe. Ce ſeroit trop de préſomption que de prétendre indiquer cette cauſe première ; mais il doit être permis de ſoupçonner qu'une inondation violente venant du ſud-

oueſt a produit cette identité ſingulière de conformation, quoiqu'on ne puiſſe pas indiquer l'époque de cette révolution, ni dire pourquoi elle a opéré de cette manière. Il ſuffit d'obſerver le fait, & de donner les premières idées ſur ſon origine.

L'Amérique, en effet, préſente les Andes qui ſe prolongent du ſud au nord, & qui ſe terminent au cap Froward. Elles s'étendent même au-delà du détroit juſqu'au cap de Horn. La ſinuoſité ſur la côte occidentale eſt évidente aux environs du tropique du Capricorne; & à l'eſt de ſa pointe ſud ſont la Terre de Feu, la Terre des Etats & les Iſles Falkland.

L'Afrique a ſur ſa côte occidentale, une grande ſinuoſité au Nord de la ligne. Les rochers élevés de ſon extrémité ſud au cap de Bonne-Eſpérance ſont continués par une longue chaîne de hautes montagnes qui courent au nord-eſt du cap : Madagaſcar & pluſieurs petites iſles ſe trouvent à l'eſt, & au nord-eſt de ſon extrémité ſud.

L'Aſie ſe termine au cap Comorin par une pointe élevée & remplie de rochers que forme l'extrémité de la chaîne des montagnes de Gates : au-delà de Cambaye, vers la rivière de Sind, il y a une ſinuoſité pareille à celle dont on a déjà fait mention, & l'iſle de

Ceylan eſt au côté oriental du cap Comorin.

La Nouvelle-Hollande a de même une pointe élevée & remplie de rochers à ſon extrémité méridionale, laquelle, ſuivant les relations de Taſman & des derniers Navigateurs, ſemble ſe continuer dans une ſuite de montagnes qui s'étendent fort loin au nord. Ceux qui examineront l'Afrique & la Nouvelle-Hollande ſeront étonnés de la conformité de leurs côtes : la ſinuoſité à l'oueſt eſt très-remarquable dans l'une & l'autre, & à l'eſt de la Nouvelle-Hollande, il y a deux iſles étendues, qu'on appelle la Nouvelle-Zélande.

Ces détails, qui d'abord paroiſ-

ſent un peu ſecs & arides, offrent cependant un tableau ſi curieux & ſi ſingulier, qu'il ne nous a point été poſſible de le ſupprimer, attendu qu'il eſt de notre devoir de raſſembler dans ce diſcours tout ce que le génie de l'obſervation a découvert ſur l'organiſation extérieure du globe.

Il eſt d'autres terres en grand nombre, ſituées dans les mers du ſud, ſoit en dedans du tropique, ſoit dans les zones tempérées. Les plus remarquables entre les premières ſont les Nouvelles-Hébrides, les Iſles des Amis & les Iſles de la Société, où ſe trouve cette terre fortunée d'Othaïti, dont le nom ſeul réveille dans la penſée des ima-

ges ſi riantes, & dans le cœur des ſentimens ſi doux; les ſecondes nous offrent l'Iſle de Pacques, Norfolk, la Nouvelle-Zélande, la Terre de Feu, la Terre des Etats, la Georgie-Auſtrale, & la Terre de Sandwich, contrées ſauvages peu animées de la préſence de l'homme, & preſque par-tout abandonnées à une nature ingrate.

Il ſe préſente enfin une autre manière d'embraſſer par une grande diviſion la partie terreſtre du globe, & c'eſt aux montagnes que nous ſommes redevables de cette nouvelle facilité. Notre projet n'eſt point de donner ici une longue & ennuyeuſe nomenclature des différentes élévations qui dominent la terre.

terre. Et comment pourrions-nous rendre ſupportable ce dénombrement ? La Poéſie elle-même y échoueroit ; la Poéſie à qui l'on permet d'attirer à elle toutes les idées acceſſoires, placées dans le voiſinage des objets qu'elle s'occupe à peindre. Il ſuffira donc de montrer ici les grandes chaînes de montagnes qui ſe répandent dans l'un & l'autre continent, & dont les diverſes ramifications les traverſent en tous ſens & ſous des noms variés, qu'elles prennent & quittent ſelon les pays où elles ſe répandent.

Ces grandes chaînes, à qui l'hiſtoire naturelle donne le nom de montagnes primitives, pour déſigner

une création auſſi ancienne que celle du globe, & pour les diſtinguer tout à la fois de ces hauteurs tumultuaires & confuſes, qui ont été formées ou par des terres lancées dans les airs, lors de l'éruption de quelque feu ſouterrein, ou par des alluvions conſidérables; ces grandes chaînes, diſons-nous, peuvent être réduites à trois, deux dans l'ancien continent, & une ſeule dans le nouveau monde. Nous ignorons l'Auteur de ce magnifique apperçu; mais quel qu'il ſoit, la Géographie lui eſt redevable d'un réſultat qui facilite le moyen de ſaiſir d'un ſeul regard un vaſte enſemble.

En Europe s'offrent les Alpes,

qui ſeules la parcourent du nord au midi, & de l'occident à l'orient. Plaçons-nous en Savoie & dans le Dauphiné, nous verrons une première branche commencer au pays de Gex, parcourir la Franche-Comté, le Sungtgow, l'Alſace, le Palatinat juſqu'à la Vétéravie; d'un autre côté ſortir du même pays pour traverſer le Vivarais, le Lyonnois & la Bourgogne juſqu'à Dijon, & envoyer ſes rameaux dans l'Auvergne & dans le Forez, continuer par les Cevènes, à travers le Languedoc, &, ſous le nom de Pyrénées, ſéparer la France de l'Eſpagne. Ne nous laſſons pas de nous répandre avec elle par de nouvelles ramifica-

tions dans la Navarre & la Biſcaye & la Catalogne & l'Arragon & la Nouvelle-Caſtille & la Manche & la Sierra-Morena & le Portugal qu'elle traverſe.

Revenons ſur nos pas ; puis de la Suiſſe, de la Souabe & du Tirol, avançons, en ſuivant tous les détours d'une ſeconde branche, dans la Carniole, la Stirie, l'Autriche, la Moravie, la Bohême, la Pologne, juſques dans la Pruſſe. N'abandonnons pas celle qui, différente encore, part du Tirol, parcourt le Cadorin, le Frioul, la Carniole, l'Iſtrie, la Croatie, la Dalmatie & l'Albanie, tandis que de quatre branches nouvelles, l'une va ſe terminer dans le golfe

de Patras, une autre ſéparer le Janna de la Livadie, une autre couper en deux la Turquie d'Europe, une autre former ces fameuſes montagnes de Thrace, qui deſcendent elles-mêmes dans la Boſnie, la Servie, le long de la Valachie, & vont à travers la Tranſylvanie & la Moldavie ſe métamorphoſer en Mont Krapack, qui, par la Moravie, embraſſe les montagnes de la Bohême. Une dernière branche des Alpes ſe détache du Comté de Nice, court le long des Etats de Gênes, de Parme & de Toſcane, coupe l'Etat de l'Egliſe & le royaume de Naples. C'eſt l'Appennin, qui, ſemblable à un arbre, envoie quantité de

rameaux dans toute l'Italie, juſqu'au Phare de Meſſine; il ſe relève encore dans la Sicile, qu'il parcourt en tout ſens, changeant cent fois de nom.

La ſeconde chaîne de montagnes, qui s'élèvent dans l'ancien continent, commence avec le Mont-Atlas à la côte occidentale de l'Afrique. Cet Atlas ſi fameux dans l'Antiquité, & à qui la fable, pour en déſigner la hauteur, a donné l'emploi de porter la charge des cieux, s'étend dans toute la largeur de l'Afrique, depuis l'océan juſqu'à l'Egypte. Il communique aux montagnes du royaume de Dancali, placé à l'entrée de la mer-Rouge. Celles-ci ſe propagent au-

delà du détroit de Babel-Mandel, par les montagnes de la Mecque & de l'Yèmen, ſe joignent à celles de l'Arabie-Pétrée, puis à celles de la Paleſtine & de la Syrie, parmi leſquelles s'élève le Liban renommé pour ſes cèdres.

Cette même chaîne, à la faveur des monts qui côtoyent la mer en-deçà d'Antioche de Syrie, eſt continuée juſqu'au Taurus, qui lui-même a trois bras principaux. Le premier s'étendant vers l'oueſt va toucher à l'Archipel; le ſecond avançant vers le nord, par l'Arménie, va prendre le nom de Caucaſe entre la mer Noire & la mer Caſpienne; le troiſième tourné vers l'orient paſſe l'Eu-

phrate, coupe la Méſopotamie en pluſieurs ſens, s'attache aux montagnes du Curdiſtan & remplit toute la Perſe.

Mais il ne s'y borne pas. Il entre dans le Koraſſan, & ſous le nom d'Imaüs ſépare la Tartarie de l'Indouſtan. Là, il ſe détache en une portion conſidérable, qui lui ſert à prendre le nom de Gates & à ſéparer la côte de Malabar de la côte de Coromandel, pour s'étendre juſqu'au cap Comorin. Une autre portion de l'Imaüs forme trois nouvelles branches, dont l'une arrive à l'extrémité de la preſqu'iſle de Malaca, l'autre juſqu'au royaume de Camboge, & la troiſième, après avoir partagé la Cochinchine dans

toute ſa longueur, va finir dans la mer, au royaume de Ciampa.

Le Yunnan & pluſieurs autres Provinces de la Chine ſont placées dans un écartement de ces montagnes. Le Tangut, le Tibet, la Tartarie Chinoiſe, toute la Tartarie Ruſſienne, en y comprenant la grande preſqu'iſle de Kamschatka, la Sibérie & toute la côte de la mer Blanche, ſont hériſſées de cette même chaîne de montagnes, qui, par diverſes branches qu'elle jette dans la grande Tartarie, va ſe rejoindre à l'Imaüs. En vain la mer Blanche ſemble l'interrompre; elle ſe relève de l'autre côté dans la Laponie; & courant de là entre la Suède & la Norwège par les Ophris

nes, elle arrive enfin à la mer de Danemarck.

La même économie règne dans les montagnes de l'Amérique : en commençant par l'iſthme de Panama, nous voyons ces hautes montagnes qui ſéparent les deux mers traverſer la Caſtille d'or & le Popayan. Cette même chaîne court le long du Pérou, du Chili, & de la terre Magellanique, juſqu'au détroit de Magellan qui en eſt bordé. Une branche de ces montagnes ſemble ſortir du Popayan, coupe la Guyane & borde toute la côte du Bréſil & du Paraguai. Les Andes, qui ſont le tronc d'où partent ces montagnes, communiquent par l'iſthme

de Panama aux montagnes de l'Amérique ſeptentrionale, en ſerpentant dans la Nouvelle-Eſpagne, dans le Nouveau-Mexique, dans la Louiſianne, & le long de la Caroline, de la Virginie, du Maryland & de la Penſylvanie, ſous le nom d'Apalaches.

Ce ſyſtême de Géographie Phyſique doit plaire à l'imagination qui s'en aggrandit, en même-tems qu'elle ſaiſit ſans effort cette immenſe multitude de hauteurs, dont ſont traverſés les continens & les mers d'un pôle à l'autre & d'occident en orient. Il prouve du moins qu'il règne ſur la terre une ſuite non interrompue de hautes montagnes & de terreins élevés

qui la partagent en quatre pentes, pour faciliter l'écoulement des fleuves. Un jour même les faits les plus inconteſtables démontreront ſans doute que les montagnes ſe rendent d'un continent à l'autre par-deſſous les mers, & que les iſles répandues dans le vaſte océan ne ſont que les ſommets de ces montagnes prolongées.

Combien il eſt à deſirer, pour faciliter la connoiſſance du globe, que le génie de l'obſervation puiſſe bientôt raſſembler tous les faits qui doivent atteſter ce ſyſtême! C'eſt alors que ſans témérité le Géographe pourra dreſſer une carte générale du globe, où les montagnes ſeules figureront préſentées

dans

dans toutes les ramifications par leſquelles on les verra ſe tenir les unes aux autres, & ne former peut-être qu'une ſeule & même chaîne répandue ſur la terre pour en embraſſer les diverſes parties.

Juſqu'à préſent nous n'avons obſervé le globe que dans ſon élément ſolide ou terreſtre; il eſt tems de le conſidérer dans les eaux qui l'environnent, le coupent & le traverſent en mers, en lacs & en fleuves. Et d'abord ſe préſente la grande mer, autrement nommée Océan, contrée orageuſe, dit l'Hiſtorien de la Nature, où les vents en fureur précipitent la tempête; où la mer & le ciel, également agités, ſe choquent & ſe confondent. Ici ſont

des mouvemens inteſtins, des bouillonnemens, des trombes & des agitations extraordinaires, cauſées par des volcans, dont la bouche ſubmergée vomit le feu du ſein des ondes, & pouſſe juſqu'aux nues une épaiſſe vapeur mêlée d'eau, de ſoufre & de bitume. Plus loin, ſe montrent ces gouffres dont on n'oſe s'approcher, qui ſemblent attirer les vaiſſeaux pour les engloutir : au-delà s'étendent ces vaſtes plaines toujours calmes & tranquilles ; mais tout auſſi dangereuſes, où les vents n'ont jamais exercé leur empire, où l'art du Nautonier devient inutile, où il faut reſter & périr. Enfin portant les yeux juſqu'aux extrémités du globe, on rencontre ces

glaces énormes qui ſe détachent des terres des pôles, & viennent comme des montagnes flottantes voyager & ſe fondre juſques dans les régions tempérées.

Ajoutons à cette peinture, empruntée d'un grand maître, quelques idées encore à l'aide deſquelles ſera connu tout ce que la mer offre d'important à connoître.

C'eſt une vérité avouée aujourd'hui par les Diſciples de la ſcience que la mer dans les tems les plus reculés a occupé la plus grande partie du continent que nous habitons. Elle y a dépoſé la quantité prodigieuſe de coquilles, de ſquelettes de poiſſons & d'autres corps marins enfouis dans les montagnes,

dans les couches de la terre, & ſouvent dans des lieux placés à une grande diſtance du lit qu'elle inonde aujourd'hui. Vainement voudroit-on attribuer ces phénomènes au déluge univerſel. Ce déluge n'ayant été que paſſager n'a pu produire tous les effets qu'on lui attribue; au contraire, en ſuppoſant le ſéjour de la mer ſur notre continent, rien n'eſt plus facile que de ſe faire une idée claire de la formation des couches de la terre, & de concevoir comment un ſi grand nombre de corps marins ſe trouvent dans un terrein que la mer a abandonné.

La mer ſe retire donc des lieux qu'elle occupoit. Mais cette retrai-

te, qui d'abord parut une chimère dès que les Naturaliſtes osèrent l'annoncer, & qui depuis eſt devenue une vérité dont les ſeuls ennemis ſont des eſprits ignorans ou timides, comment s'eſt-elle faite ? Eſt-ce ſubitement ou par une longue ſucceſſion de tems ? L'un & l'autre moyen ſont dans les mains de la Nature. En effet, l'inclinaiſon de l'axe, en changeant le centre de gravité de notre globe, a pu forcer la mer à ſe retirer tout-à-coup & à laiſſer à ſec une portion de notre continent. Quant à la retraite lente & ſucceſſive des eaux de la mer, pour peu qu'on ait examiné les différens rivages, il a été facile de s'appercevoir que les eaux

ont quitté peu-à-peu certains endroits, que les côtes ſe ſont étendues, & que des ports, où les vaiſſeaux abordoient autrefois, ſont reculés aujourd'hui de la maſſe des eaux. C'eſt ainſi que l'ancienne ville d'Alexandrie eſt actuellement à une aſſez grande diſtance de la mer; c'eſt ainſi que les villes d'Arles, d'Aigue-Mortes & de Fréjus ne ſont plus pour nous des ports de mer, comme elles le furent pour nos Ancêtres.

Il faut avouer encore que preſque tous les pays maritimes donnent des preuves évidentes de cette opinion. La Suède ſur-tout a fourni depuis quelques années des obſervations, dont l'exactitude atteſte

ce phénomène. Dans une Hiſtoire générale de ce Royaume univerſellement eſtimée & digne en effet de cette eſtime, M. Dalin oſa jetter quelques ſoupçons ſur l'antiquité de ce Royaume. Il parut croire que les eaux de la mer le couvroient dans des tems peu éloignés du nôtre. On ſe doute bien que ces idées durent trouver des contradicteurs. Les Nations, comme certaines races, ont la folle prétention d'une origine reculée vers l'origine des tems. Auſſi la Suède ſe crut déshonorée, parce que les enfans immédiats de Noé alloient ceſſer d'être dans l'opinion générale du monde ſavant les auteurs de ſa population.

Cependant M. Celſius vint à

l'appui de M. Dalin. Il a prouvé par les faits que la Baltique diminue journellement, ainſi que l'Océan qui baigne l'occident de la Scandinavie. D'après ſes calculs, on marche à ſec dans un endroit où cinquante années auparavant on avoit de l'eau juſqu'au genou. Enfin de toutes ſes obſervations réunies il réſulte que tous les cent ans l'eau de la mer laiſſe à ſec plus de quatre piés de rivage.

D'autres Savans à la vérité aſſurent que cette diminution, au lieu d'être réelle, n'eſt que relative, en ſorte que la mer regagne d'un côté ce qu'elle perd de l'autre. Quoi qu'il en ſoit, il eſt preſque aſſuré par la réunion de plu-

ſieurs faits que la Scandinavie fut anciennement une iſle, & que le golfe de Bothnie communiquoit autrefois avec la mer Blanche par les marais que forme aujourd'hui l'Ulo-Elbe; & ce qui ajoute à cette propoſition un grand degré de vraiſemblance, c'eſt le témoignage de Ptolomée & de pluſieurs anciens Géographes qui nous ont entretenus de la Scandinavie comme d'une iſle.

Parlerons-nous de l'Egypte, dont les Hiſtoriens les plus anciens nous racontent que le rivage ſeptentrional, du côté de Delta, s'étoit aggrandi? Ne ſait-on pas que les ruines de l'ancienne Carthage ſont aujourd'hui placées fort loin de la

mer? Qu'il nous ſuffiſe d'en avoir rappellé le ſouvenir.

Au phénomène de la retraite & de la diminution de l'Océan en ſuccède un autre qui regarde peu la Géographie, mais dont le but de ce diſcours nous permet de nous entretenir un inſtant. Ce deuxième phénomène eſt celui de leur ſalure qui, de tout tems, les a rendues impotables par le mauvais goût dont elle les a impregnées. Ce ſel qui eſt répandu en abondance dans l'élément liquide, & qu'on retrouve aujourd'hui dépoſé en maſſe dans toutes les cavités que la mer a remplies autrefois, offre un myſtère preſqu'impénétrable à celui qui en recherche la génération. En vain

aſſure-t-on qu'il exiſte au fond de la mer de grandes maſſes, des rochers entiers de ſel qui, perpétuellement diſſous, entretiennent l'éternelle ſalure de l'Océan. L'origine de ces maſſes n'en eſt pas moins inconnue; c'eſt créer un prodige pour en expliquer un autre; diſons mieux, c'eſt ne rien expliquer. Il faut donc nous réſoudre modeſtement à ignorer ce qu'il n'eſt pas probable que nous connoiſſions jamais. Mais cette ſalure de la mer n'eſt point par-tout la même; plus forte dans les pays chauds, & ſurtout ſous la ligne, elle eſt plus foible vers les pôles, ſans doute parce que l'évaporation de l'eau de la mer étant plus forte ſous la li-

gne & plus foible vers les pôles, les parties ſalines ſont ici plus éparſes, & là plus rapprochées. Ce n'eſt pas tout. L'eau des grandes mers eſt plus ſalée que l'eau des mers plus petites, telles que la Baltique, la Méditerrannée, la mer Blanche, près d'Archangel, &c. Enfin la ſalure de l'Océan augmente avec ſa profondeur, comme auſſi avec ſon plus d'éloignement de la terre, puiſque la haute mer à une grande diſtance de la terre ne reſſemble point à l'eau du voiſinage des iſles, & ſur-tout des parages où la Nature a placé les embouchures des grandes rivières.

Le troiſième phénomène que préſente la mer, quoique moins géné-

ral, n'en eſt pas moins digne d'attention. C'eſt cette lumière vive dont elle éteincelle pendant la nuit lorſque ſa ſurface eſt agitée. On a même obſervé que dans certains jours & dans certaines mers l'agitation n'étoit pas néceſſaire à la mer pour ſe montrer lumineuſe. Pluſieurs Ecrivains ont eſſayé de développer les véritables cauſes de ce phénomène. On peut avec un ſavant Naturaliſte Anglois, M. Forſter, en aſſigner trois qu'il n'eſt même permis d'indiquer que comme des conjectures probables.

S'il faut ajouter foi à ſon opinion, cette lumière de la mer ſeroit quelquefois un effet de l'électricité. On ſait que le mouvement d'un

vaiſſeau, dans les flots, par un vent frais, eſt très-vif & qu'il y a beaucoup de frottement; car la mer qu'agite un coup de vent eſt beaucoup plus chaude que l'air. Les ſubſtances bitumineuſes qui couvrent les côtés du vaiſſeau, les clous attachés à la calle & l'eau qui ſert de conducteur expliquent d'ailleurs ces effets électriques.

La ſeconde eſpèce paroît être une véritable lumière phoſphorique : pluſieurs corps animés ſe pourriſſent & ſe diſſolvent dans l'Océan. Preſque toutes les parties de ces corps, la plupart des minéraux & l'air lui-même contiennent l'acide de phoſphore. Tous ceux qui

ont vu ſécher du poiſſon ſalé doivent ſavoir que ce poiſſon devient preſque toujours phoſphorique. C'eſt auſſi un fait bien établi que la mer elle-mëme après un long calme devient infecte & putride, ce qui ſans doute eſt l'effet de la putréfaction d'un grand nombre de ſubſtances animales, qui meurent dans l'Océan, y flottent, & dans les jours chauds des calmes, s'y pourriſſent ſouvent tout-à-coup. Il eſt reconnu également que les poiſſons renferment des particules huileuſes & inflammables; l'acide du phoſphore, dégagé par la putréfaction du mélange primitif qui le retient dans les corps animés, produit, en ſe combinant avec

d'autres matières, un phoſphore qui flotte au ſommet de la mer, & qui opère cette lumière que nous admirons.

Enfin, la troiſième eſpèce de lumière phoſphorique eſt cauſée par des animaux vivans qui flottent dans la mer. Cet effet eſt dû à leur ſtructure particulière. La preuve de cette troiſième opinion eſt conſignée dans le récit que ce même M. Forſter nous a fait du ſpectacle dont il a joui à la hauteur du Cap de Bonne-Eſpérance, & par un vent frais. « La nuit eut à peine étendu ſon voile ſur la ſurface des flots, que la mer parut toute en feu; chaque vague qui ſe briſoit avoit une cîme lumineuſe; par-tout où

les côtés du vaiſſeau touchoient les vagues, on appercevoit une ligne de lumière phoſphorique. L'œil découvroit de toutes parts cette lumière ſur l'Océan; le fond lui-même des lames les plus épaiſſes ſembloit impregné de cette qualité brillante : nous voyions de grands corps éclairés ſe mouvoir; quelques-uns marchoient le long du vaiſſeau; d'autres s'en écartoient avec une vîteſſe preſqu'égale à celle d'un éclair. La forme de ces corps annonçoit que c'étoient des poiſſons. Pluſieurs s'approchoient les uns des autres, & lorſqu'un petit ſe trouvoit à côté d'un plus gros, il s'enfuyoit promptement pour échapper au danger. Je tirai un ſeau

de cette eau lumineuſe, afin de l'examiner : j'y remarquai un nombre infini de petits corps lumineux ronds, qui s'agitoient avec une vivacité ſurprenante ; après que cette eau ſe fut répoſée un peu de tems, la quantité des petits objets étincelans paroiſſoit diminuer; mais en remuant l'eau derechef, nous obſervâmes qu'elle redevenoit entièrement lumineuſe, & les petites étincelles ſe remuèrent de nouveau avec agilité en différentes directions. Quoique le ſeau qui contenoit l'eau fût ſuſpendu, afin qu'il fût moins affecté du roulis du bâtiment, on y appercevoit toujours des corps étincelans qui ſe remuoient, de ſorte que je me per-

ſuadai d'abord que ces atômes lumineux avoient un mouvement volontaire, abſolument indépendant de l'agitation de l'eau ou du vaiſſeau ; mais dès qu'à l'aide d'un bâton ou du doigt on remuoit l'eau, on remarquoit bientôt que la lumière s'accroiſſoit. Souvent, en troublant l'eau, l'une de ces étincelles phoſphoriques s'attachoit à la main ou au doigt : elles étoient à peine de la groſſeur de la plus petite tête d'épingle. En regardant ces atômes avec le moindre groſſiſſeur du microſcope, nous les jugeâmes globulaires, gélatineux, tranſparens & un peu brunâtres. J'en obſervai un plus particulièrement, & je vis d'abord une eſpèce

de tube mince, qui entroit dans la ſubſtance de ce globe par un orifice qui ſe trouvoit à ſa ſurface: l'intérieur étoit rempli de quatre ou cinq ſacs inteſtinaux oblongs, joints au tube dont on vient de parler. Le plus grand groſſiſſeur montroit les mêmes choſes, mais plus diſtinctement. Je voulois examiner un de ces animalcules dans l'eau, & enſuite le placer ſous le microſcope; mais je ne pus pas en prendre un en vie; ils mouroient avant que je puſſe les ſéparer du doigt, auquel ils s'étoient attachés. Quand nous quittâmes le Cap de Bonne-Eſpérance, la mer étoit encore lumineuſe de la même manière, par un vent très-fort. Nous

découvrîmes alors une nouvelle cauſe de cette lumière. Cependant quelle réflexion ne ſuggère point ce phénomène ? L'Océan, parſemé de myriades d'animalcules doués de la vie, du mouvement & de la faculté de briller dans les tenèbres, ou de reprendre leur opacité naturelle, penètre l'eſprit du Spectateur d'étonnement & d'admiration, & il eſt impoſſible de décrire cette merveille, comme elle le mériteroit ».

Le quatrième & dernier phénomène que la mer préſente à l'admiration eſt celui du mouvement de ſes eaux, qui ſe montre ſous trois formes différentes.

D'abord ſon immenſe ſurface ex-

poſée de tous côtés à l'action libre des vents, qui la parcourent, prend à leur gré un mouvement d'ondulation ou de fluctuation, qui cependant eſt modifié encore par les côtes, les promontoires, les iſles, que rencontrent ſur leur paſſege les flots plus ou moins agités.

Enſuite l'Océan eſt ſillonné quelquefois par des courans que l'on eſt en droit de regarder comme les fleuves de la mer, & qui ſuivent exactement les mêmes loix que les fleuves de la terre. Ils ont tous une largeur déterminée & invariable, dépendante de l'intervalle qui s'étend entre les montagnes dont le fond de la mer eſt hériſſé & qui leur ſervent de bord.

Outre ces courans particuliers, & qu'on peut appeller locaux, la mer eſt ſoumiſe à un courant général, dont la direction, ſemblable au mouvement de la terre ſur ſon axe, eſt d'occident en orient. Il commence aux côtes occidentales de l'Amérique, où il eſt peu violent, ce qui a fait donner à cette portion des eaux le nom de Mer Pacifique. Mais de ce point de leur départ, les flots dont le mouvement eſt accéléré, après avoir fait le tour du globe, reviennent frapper avec violence les côtes orientales de cette partie du monde. Peut-être même qu'elles les auroient déjà rompues, ſi leur force n'étoit combattue & rallentie par

les iſles nombreuſes qui ſont ſemées le long de ces côtes, & qui pourroient bien être les reſtes de cette Atlantide, de cette iſle immenſe dont Platon nous a conſervé le ſouvenir ; ſouvenir qu'il avoit hérité des Prêtres de l'Egypte, qui eux-mêmes n'en parloient déjà que par tradition. Il eſt même probable qu'un jour ce mouvement général & violent de la mer forcera l'Iſthme de Panama, à moins qu'il ne ſoit aſſez défendu par ce rempart de rochers qui repouſſent l'action des flots. D'ailleurs ce que la mer ſeule n'a point la puiſſance d'opérer lui deviendroit poſſible & même facile, ſi quelque tremblement de terre s'aſſociant à elle,

ils

ils aſſiègeoient tous les deux cet Iſthme pour ſéparer l'Amérique en deux grandes iſles.

Enfin la forme de mouvement la plus ſenſible & la plus merveilleuſe, que prennent les eaux de la mer, eſt ſans doute celle à qui l'on a donné le nom de marée, c'eſt-à-dire, le flux & le reflux. On ſait qu'il eſt formé de deux mouvemens périodiques & alternatifs qui deux fois chaque jour élèvent & abaiſſent tour-à tour les flots, en les portant de l'équateur vers les pôles & en les ramenant des pôles vers l'équateur. Le tems de leur ſtation à la plus grande hauteur eſt d'environ quinze minutes, qui ſuccèdent aux ſix heures pendant

leſquelles ils ſe ſont élevés, & celui de leur inaction dans le plus grand abaiſſement eſt auſſi de quinze minutes, qui ſuccèdent aux ſix heures pendant leſquelles ils ſe ſont retirés. Nous développerons dans la ſuite la cauſe de ce prodige journalier, maintenant il doit ſuffire de ſe rappeller que c'eſt un effet de l'empire que le ſoleil & la lune exercent ſur les eaux de l'Océan qu'ils attirent. Nous expliquerons alors pourquoi les marées retardent tous les jours d'environ trois quarts d'heure; pourquoi, à différens jours du même mois elles ſont plus ou moins grandes & rapides; pourquoi elles ont en général plus de hauteur en hiver qu'en été, & aux

tems des équinoxes qu'aux tems des ſolſtices, & pluſieurs autres queſtions qu'il appartient à la Phyſique de réſoudre. Nous avons même entrepris ici ſur ſes droits, puiſque toutes les idées préſentées dans ce diſcours touchant la mer ſont au-delà du reſſort de la Géographie; mais nous les avons jugées néceſſaires à un diſcours qui doit ſervir d'introduction à l'hiſtoire des voyages. Rentrons modeſtement dans le cercle où s'enferme le Géographe; nous y trouverons encore peut être aſſez de moyens d'inſtruire & d'intéreſſer.

Quiconque a jetté les yeux ſur un globe repréſentant celui de la terre ne peut avoir vu ſans éton-

nement que les eaux couvrent beaucoup plus d'eſpace qu'elles n'en laiſſent de découvert, en ſorte qu'on peut aſſurer, ſans crainte de ſe tromper, qu'il y a en ſuperficie plus de mer que de terre; diſpoſition ſingulière, & dont notre foible intelligence ne pourra jamais ſaiſir la raiſon, pour l'accorder avec les vues du ſouverain ordonnateur de tout.

Cependant cette intelligence de l'homme n'en eſt pas moins admirable; car ſi d'une part elle n'a pu deviner le pourquoi de cette immenſe étendue de mer ſupérieure à l'étendue de la terre, de l'autre, elle a calculé, du moins à-peu-près, le nombre de

piés d'eau qu'enferme la profondeur de l'Océan, quoique cette profondeur offre par-tout les mêmes inégalités qui creuſent la partie sèche du globe, attendu que le fond de l'Océan reſſemble en tout à la ſurface de la terre habitable. On aſſure en effet que la mer contient aſſez d'eau pour couvrir la terre entière d'une hauteur de ſix cens piés, dans la ſuppoſition ſans doute que la ſurface de notre globe, aujourd'hui ſi inégale, ſeroit parfaitement unie. M. de Buffon, qui a conſigné ce grand réſultat, a poſé, pour y arriver, quelques principes trop généraux à la vérité. Il prétend, par exemple « que la » profondeur de l'eau le long des

» côtes eſt ordinairement d'autant
» plus grande que ces côtes ſont
» plus élevées, & d'autant moin-
» dre qu'elles ſont plus baſſes ; que
» l'inégalité du fond de la mer
» le long des côtes correſpond
» auſſi ordinairement à l'inégalité
» de la ſurface du terrein des
» côtes ». Mais d'autres Obſerva-
teurs plus attentifs, plus éclairés
& par-là même plus dignes de
foi que Dampierre & les Voya-
geurs dont M. de Buffon s'eſt ap-
puyé, nous ont appris à rejetter
l'aſſertion de l'Hiſtorien de la Na-
ture comme fauſſe par ſa généra-
lité. M. Forſter l'a trouvée juſte par
rapport aux grandes terres ; mais
quant aux iſles baſſes de la grande

mer du Sud, cette règle, dit-il, admet plusieurs exceptions : qui voudroit la suivre devroit avoir des sondes à proportion graduée ; mais cette précaution est inutile ; car près des rochers, appellés récifs, qui forment ces isles, l'eau est presqu'incommensurable.

Malgré toutes les idées que nous venons de recueillir touchant la mer, on ne s'en formeroit qu'une image confuse en Géographie, si nous ne descendions pas à quelques divisions qui doivent aider à la graver dans la pensée.

D'abord la grande mer, appellée du nom général d'Océan, doit se se partager en *Océan Septentrional*, ou *Glacial*, en *Océan Occidental*

ou *Atlantique*, en *Océan Méridional* ou *Ethyopien*, en *Océan Oriental* ou *Indien*, en *Océan du Nord Américain*, & en *Océan Pacifique*, ou *Grande Mer du Sud*. Attachons-nous à cette première diviſion, qui nous promet quelques détails curieux.

L'Océan du Nord, qui commence au pôle Arctique & qu'on fait deſcendre en Europe juſqu'au Canal de la Manche, en Aſie juſqu'au-deſſous du Kamſcthatka & en Amérique vers le grand banc de Terre-Neuve, baigne un ſi grand nombre de côtes dans le contour du globe qu'il ſeroit trop long de vouloir les parcourir ici. La partie qu'il occupe vers le Pôle

entre le Groënland à l'oueſt, & le cap Glacé à l'eſt, doit nous ſuffire aujourd'hui. C'eſt par-là que depuis long-tems la Hollande & l'Angleterre cherchent un paſſage vers l'Aſie, à travers les plaines & les montagnes énormes de glace qui en défendent l'accès, & dont la rencontre a été ſi ſouvent funeſte aux Navigateurs. Il y a des endroits où il ſemble que la mer ſoit glacée juſqu'au fond. Ces glaces que les fleuves du nord, tels que l'Oby, le Jéniſéa, ont commencé peut-être d'y former par les glaçons qu'ils y verſent, qui enſuite ſe ſont accrues des eaux mêmes de l'Océan, & qui enfin ont ſurpaſſé le niveau de la mer, comme les

grandes montagnes qui excèdent le niveau de la terre ; ces glaces, diſons-nous, ſont claires & luiſantes, ainſi que le verre. Quelques Voyageurs même prétendent les avoir trouvées d'un beau bleu, tirant un peu ſur le verd; mais ce récit a beſoin d'être confirmé par de nouvelles obſervations, qui dépouillent l'eau congelée de la blancheur éclatante que nous lui connoiſſons dans nos climats. Il eſt vrai que le ſavant Naturaliſte, compagnon du Capitaine Cook lors de ſon ſecond voyage dans les mers auſtrales, nous aſſure que la glace flottante dans ces parages, loin d'être entièrement blanche, lui parut ſouvent teinte,

ſur-tout près de la ſurface de la mer, d'un beau bleu de ſaphir, ou plutôt de Béryl. Mais il s'agit de ſavoir par une bouche auſſi véridique que la ſienne, ſi ce phénomène brillant ſe laiſſe voir également ſous des latitudes oppoſées, & ſi le Pôle-Nord répète le ſpectacle du Pôle-Sud.

Nous avons parlé de plaines & de montagnes de glace, & ce n'eſt point au haſard que ces deux mots ſe trouvent aſſociés ici. C'eſt en effet ſous ce double aſpect que s'offrent dans l'Océan Septentrional ces amas prodigieux de congélations, où l'œil retrouve tout ce qu'il a vu ſur la terre, & qui lui font admirer dans les jeux biſar-

res de la Nature les œuvres même de l'Art.

Sous la forme de montagnes, les glaces s'élèvent à des hauteurs énormes où la neige, ſur-tout quand elle vient du Nord, ne peut ſe fondre durant le jour & ſe durcit en glace pendant la nuit : dans leurs cavités, le ſoleil ne darde jamais un de ſes rayons. Auſſi fondent-elles bien moins à leur ſommet qu'à leurs piés, & quand les fondemens & la baſe en ſont minés par la chaleur même de la terre qui reſpire au printems, la glace alors s'écroulant ſous ſon fardeau ſe briſe, ſe détache & roule de roc en roc avec un bruit épouvantable, & lorſqu'elle pend ſur des précipices,

précipices, & qu'elle tombe dans une baie, où elle ſe rompt en groſſes pièces, on entend comme un bruit de tonnerre, & l'on éprouve ſur la mer une agitation ſi forte que les petits bateaux de pêcheurs, s'il s'en trouve par haſard dans le voiſinage, le long des côtes, en ſont quelquefois ſubmergés.

On conçoit aiſément que ces montagnes flottantes pouſſées, précipitées par le vent les unes contre les autres, doivent rendre ſur cet océan la navigation difficile & haſardeuſe. Cependant il eſt rare qu'il périſſe quelque navire par ces accidens, parce que ces maſſes ſe préſentant de loin, & communément ſéparées les unes des autres, invi-

tent à s'en détourner, ce qu'on fait ſans peine, à moins qu'un brouillard épais ne les dérobe à la vue; ou qu'une violente tempête, quelquefois même la force des courans ne pouſſe & ne briſe les vaiſſeaux contre ces écueils mouvans.

Sous la forme des plaines, elles ſont beaucoup plus à craindre, parce que, ſemblables à des radeaux, ſi la marée ou la tempête vient à les rapprocher, elles croiſent un vaiſſeau dans ſa route, l'inveſtiſſent & le mettent en pièces. Leur étendue ajoute encore au danger. Qu'on ſe figure une ſuperficie ſouvent de deux cens lieues de longueur ſur ſoixante ou quatre-vingts de largeur, tantôt ſans la moindre an-

fractuoſité, & tantôt parſemée de coupures ſi étroites qu'un homme ſaute aiſément d'une pièce à l'autre; tel eſt le ſpectacle effrayant & digne cependant de notre contemplation, que la Nature étale ſur le théâtre de l'océan du nord: dans ces horreurs dont elle s'environne, elle n'eſt pas moins admirable qu'au milieu des beautés douces & riantes des climats tempérés.

Nous avons dit encore que les fleuves du nord, tels que l'Oby & le Jéniſéa, ont commencé *peut-être* la formation de ces plaines & de ces montagnes par les glaçons qu'ils y verſent; & ce doute, quoique contraire à l'opinion générale

qui voit l'origine de ces glaces dans le verſement des fleuves, n'en eſt pas moins conforme à la ſaine raiſon. En vain a-t-on dit que la mer ſous le Pôle ne ſe gèle point, ſoit à cauſe du mouvement continuel des vagues agitées par l'oſcillation de la marée & par l'inconſtance des vents; ſoit parce que le froid n'y eſt pas auſſi exceſſif que le fait préſumer la latitude du climat; en vain ſuppoſe-t-on que l'Océan du nord reçoit toutes ſes glaces de la Grande-Tartarie, de la Nouvelle-Zemble, du Spitzberg, du Groënland par un grand courant uniforme & régulier, le long de l'Iſlande, autour du Cap des Etats, ou à travers le détroit de

Frosbisher, vers celui de Davis, au soixante-cinquième degré de latitude; toutes ces assertions sont bien infirmées aujourd'hui par le seul témoignage de M. Forster.

Il est prouvé qu'il n'existe point de continent sous le Pôle-Sud, & conséquemment qu'il n'y a point de grand fleuve. Il est prouvé par un grand nombre d'exemples que l'eau de l'Océan se gèle, malgré la salure qu'on allègue; & comme le Pôle-Sud offre ainsi que le Pôle-Nord ce grand phénomène de plaines & de montagnes de glace, il est aisé de conclure que l'un & l'autre le doivent aux seules eaux de leur Océan, qui n'ont besoin pour se congeler ni du dé-

pôt des fleuves ni de l'appui des terres.

L'Océan-Occidental ou Atlantique, qui, depuis la pointe ſeptentrionale de la France juſqu'à l'extrémité méridionale de la Guinée, baigne les côtes d'une partie de l'Europe & la moitié des rivages de l'Afrique, mérite d'autant plus de fixer l'attention, qu'il eſt devenu comme le grand chemin par où l'Aſie & l'Amérique & l'Europe communiquent enſemble. C'eſt-là que près de la Guinée, depuis le Cap-Vert juſqu'à la baye de Fernandopo, eſt un large & rapide courant, qui pouſſant les vaiſſeaux d'Occident en Orient leur fait parcourir cent cinquante lieues en deux

jours, tandis que pour retourner en Europe ces mêmes vaiſſeaux repouſſés par des courans contraires ſont obligés de s'élèver juſqu'au cinquantième degré de latitude-nord.

Quant à ſon nom d'Atlantique, ou il le doit au mont Atlas qui le regarde de l'extrémité occidentale de l'Afrique, ou il l'a reçu peut-être de cette grande iſle que les traditions anciennes, au rapport de Platon, diſoient avoir exiſté au milieu de ſes flots, & dont la connoiſſance mêlée de fables eſt paſſée juſqu'à nous ſous le nom d'Atlantide. On ſait que cette iſle, au rapport du Philoſophe grec, avoit plus d'étendue que la Lybie & l'Aſie en-

ſemble, qu'elle étoit placée en face des colonnes d'Hercule, c'eſt-à-dire, du détroit de Gibraltar, que de ſon ſein étoit ſortie une Nation conquérante qui ſubjugua l'Europe & l'Aſie, & qu'enfin cette vaſte contrée fut engloutie un jour par ces mêmes flots qu'elle avoit long-tems dominés. On ſait encore que les Modernes ont voulu retrouver les débris de cette iſle, & que le plus grand nombre a cru les appercevoir dans les petites iſles des Canaries, qui ſont vis-à-vis le continent de l'Afrique, peu éloignées du détroit de Gibraltar, & qui ne laiſſent voir que les montagnes d'une terre, dont les plaines ſont aujourd'hui recouvertes par la mer.

On ſait enfin que d'autres Écrivains ont cru retrouver l'iſle entière dans le continent découvert par Colomb: & dès-lors la fertilité, la richeſſe de l'Amérique eſt devenue pour eux la richeſſe & la fertilité de l'Atlantide. La diſcuſſion de ces deux opinions n'eſt point de notre ſujet, & cependant nous ne pouvons nous réſoudre à priver ce diſcours d'un fait curieux qui ſemble concourir à placer l'iſle de Platon dans les Canaries.

L'ancienne Egypte eſt remplie de la mémoire des Atlantes & des noms de leurs chefs. Si ces peuples ſont ſortis des Canaries, on doit retrouver dans ces iſles quelques uſages ſemblables à ceux de

l'Egypte ; c'eſt en effet ce qu'on obſerve à Teneriffe. Un peuple, nommé les Guanches, y habite encore. Il y a des ſouterreins qui lui ſervent de tombeaux. Ces ſouterreins ſont fermés, leur entrée eſt un ſecret confié à une ſucceſſion de Vieillards qui ſe le tranſmettent. Les morts y ſont conſervés ſous la forme de momie, depuis un tems dont la durée eſt inconnue. Les Guanches, comme les Egyptiens, ont un ſecret pour les embaumer, avec cette différence que ceux-ci enveloppoient leurs momies de bandelettes chargées de caractères qui faiſoient ſans doute l'hiſtoire des morts, & que les Guanches les ont laiſſé nues, en les couſant dans des

peaux, & n'ont pas tracé leur hiſtoire, parce que peut-être ils n'écrivoient pas. M. le Chevalier de Borda a récemment apporté deux de ces momies, l'une d'homme, l'autre de femme, toutes deux bien conſervées & tirées de l'iſle Ténériffe : elles ſont dans le cabinet du Roi.

Nous ne prétendons rien conclure de ce fait dont nous avons emprunté le récit à l'éloquent & ingénieux Auteur des Lettres ſur l'Atlantide, bien moins comme un fragment néceſſaire à notre plan, que comme une digreſſion faite pour répandre quelqu'agrément ſur un tableau abrégé de l'Océan Atlantique.

Si de la Guinée on deſcend vers le cap de Bonne-Eſpérance, & que de celui-ci on remonte le tropique du cancer ſans trop s'éloigner, vers l'eſt, des iſles de France & de Bourbon, on ſe trouvera dans l'Océan-Méridional. On a cru long-tems que les Anciens l'avoient ignoré, & que Gama fut le premier navigateur qui le parcourut tout entier en doublant le cap de Bonne-Eſpérance; mais cette croyance n'étoit qu'une vaine prétention de l'orgueil des Modernes. Les navigateurs Phéniciens, ſous le règne de Néaco, partirent de la mer Rouge, nous dit Hérodote, firent en trois ans le tour de l'Afrique, & après avoir

parcouru l'Océan-Méridional & Atlantique, revinrent en Egypte par le détroit de Gibraltar & la Méditerranée. Hannon & Himilcon, qui font une grande partie de la gloire de l'ancienne Carthage, ſe ſignalèrent auſſi par le même voyage, en prenant leur point de départ de Gades, & en s'avançant de l'occident juſqu'au golfe d'Arabie. Mais cette route, devenue depuis ſi fameuſe & ſi commune pour les Européens, étoit alors un effort rare & pénible pour des Peuples qui ne pouvoient que ſuivre les côtes. Tout cet océan, juſqu'au cap de Bonne-Eſpérance, n'a été bien connu que depuis l'époque mémorable du paſſage des Portugais aux Indes.

C'eſt en face de ces mêmes Indes, vers la ligne équinoxiale que commence l'Océan-Oriental, dont l'étendue ſe prolonge juſqu'aux dernières iſles placées dans la dépendance de l'Aſie. Cette portion du globe mérite d'autant plus les regards de l'Europe, que le génie des arts & du commerce n'a pris un grand eſſor, & ne s'eſt élevé à cet état floriſſant de gloire & d'opulence où nous le voyons aujourd'hui, que depuis les jours où l'occident a communiqué avec l'orient par un échange mutuel de tréſors & d'induſtrie. Auſſi devons-nous recueillir ici quelques obſervations géographiques que M. Buache a faites ſur cette mer. Selon

ce Géographe qui a conſidéré la terre en Phyſicien, cet Océan qui pèſe & penche ſur le midi de l'Aſie, eſt ſéparé de la grande mer du Sud par une chaîne de montagnes marines, qui commence à l'iſle de Madagaſcar, & continue juſqu'à celle de Sumatra, comme le démontrent les bas-fonds & les rochers dont cette étendue eſt parſemée. Dans cette ſuppoſition, il veut que la mer compriſe entre cette longue chaîne d'iſles & les côtes méridionales de l'Aſie, ſoit diviſée en trois grands baſſins, dont la nature ſemble avoir circonſcrit ou deſſiné les limites.

Le premier, ſitué à l'occident, entre l'Arabie & la Perſe, eſt ter-

miné au midi par cette chaîne d'iſles, qui depuis le cap Comorin & les Maldives ſe prolonge juſqu'à Madagaſcar. C'eſt ce baſſin qui, en s'enfonçant dans les terres, creuſe ſans ceſſe le golfe Perſique & la mer Rouge. Le ſecond baſſin forme le golfe de Bengale. Le troiſième eſt le grand Archipel qui contient les iſles de la Sonde, les Moluques & les Philippines. C'eſt comme un maſſif qui joint l'Aſie aux iſles Auſtrales, dont le rempart ſoutient le poids de la mer Pacifique. On pourroit même en ajouter un quatrième entre cette mer & le grand Archipel. On voit en effet à l'Orient une chaîne nouvelle de montagnes marines qui ſe prolongent depuis les

iſles Marianes juſqu'à celles du Japon. Enfin après ces iſles fameuſes, vient la chaîne des Kouriles, qui va joindre la pointe méridionale du Kamtſchatka, & qui enferme un cinquième baſſin, où ſe jette le fleuve Amur, dont l'embouchure rendue impraticable par les bambous qui y croiſſent doit faire croire que cette portion de mer n'a guère de profondeur.

A l'Océan-Oriental s'unit, entre l'Aſie & l'Afrique, la grande mer du Sud, ainſi nommée aſſez improprement pour déſigner cette vaſte étendue d'eau, qui par la mer des Indes au midi de l'Afrique & de l'Aſie, par la mer Glaciale au nord de l'Aſie & de l'Europe, par le

détroit de Magellan, par le midi des iſles qui ſont au midi de ce détroit, & peut-être auſſi par les baies de Hudſon & de Baffin, au nord de l'Amérique, communique à l'Océan répandu ſur les côtes de l'Europe. Il ne faut point oublier que cette vaſte mer porte encore le nom d'Océan-Pacifique, ſur le rapport de Magellan, qui dans une grande navigation n'y avoit éprouvé aucune tempête. Mais ce qui la doit faire remarquer aujourd'hui, c'eſt qu'elle eſt devenue dans ce ſiècle le théâtre des plus étonnantes découvertes que l'audace humaine ait tentées depuis Chriſtophe Colomb. Toutes ſes latitudes auſtrales, ſous leſquelles on ſup-

poſoit un grand Continent placé vers le pôle, ont été parcourues dans le contour du globe. L'audace & le courage du génie y ont bravé tous les périls raſſemblés, & s'ils n'ont pu rencontrer un continent chimérique, du moins ont-ils découvert un nombre prodigieux d'iſles ou déſertes, ou peuplées, qui promettent un brillant avenir au commerce de l'Europe. Qu'on ne néglige pas non plus d'obſerver que par le nord-oueſt de cette mer autour de l'Amérique, on a tenté plus d'une fois de s'ouvrir un paſſage juſqu'à la mer du nord qui baigne l'extrémité ſeptentrionale du nouveau continent.

En effet, dès le ſeizième ſiècle

les Anglois ſe portèrent ſouvent vers cette entrepriſe. Leur obſtination allarma l'Eſpagne, & celle-ci prit la réſolution de chercher elle-même ce paſſage, avec le projet de le fortifier, ſi l'on parvenoit à le découvrir, & de s'en rendre la ſouveraine maîtreſſe. Alors elle équipa quatre vaiſſeaux de guerre, qui le 3 Août 1640, ſortirent du port de Callao, ſous la conduite de Barthelemi de Fuentes, Amiral de la Nouvelle-Eſpagne. Cet homme célèbre ne trouva point le paſſage qu'il cherchoit; mais ſes autres découvertes ſuivies de celles que les Ruſſes ont faites quatre-vingt-dix ans après, nous ont fait connoître preſque toute la partie ſeptentrio-

nale de la mer du Sud. Elles ont fait plus. Nous leur devons de ſavoir comment le nord de l'Amérique a pu être peuplé, rien n'étant plus facile que de franchir le détroit qui la ſépare de l'Aſie, du moins dans la ſaiſon où ce détroit n'eſt plus qu'une plaine de glace.

Enfin, la dernière grande diviſion de l'Océan eſt placée ſous le nom de mer du Nord, à l'orient de l'Amérique depuis la ligne équinoxiale juſqu'à la mer Glaciale; en ſorte que le golfe du Mexique & Terre-Neuve ſont enfermés dans ce parage, où ſe trouvent encore, en redeſcendant vers la ligne, les Açores qui uniſſent cette mer à l'Océan-Atlantique.

Il eſt aſſez inutile à préſent de parcourir les diviſions moins conſidérables à qui l'on donne le nom de mers. Parmi ces dernières, il n'en eſt qu'un petit nombre qui aient de l'importance, & celles-là ſeules nous arrêteront encore quelques inſtans. D'abord ſe préſente la Méditerranée, qui ne peut être qu'une irruption de l'Océan ſur la terre, à travers les rochers de Calpé & d'Abyla, quand ceux-ci lioient l'une à l'autre l'Europe & l'Afrique. Cette mer, dit-on, s'étend à près de neuf cens lieues dans l'intérieur des terres, & elle a pluſieurs choſes remarquables : premièrement elle ne participe pas d'une manière ſenſible au mouvement de flux &

de reflux, & il n'y a que dans le golfe de Veniſe, où elle ſe retrécit beaucoup, que ce mouvement ſe fait ſentir; on prétend auſſi s'être apperçu de quelque petit mouvement à Marſeille, & à la côte de Tripoli : en ſecond lieu, elle contient de grandes iſles & l'une des plus grandes preſqu'iſles du monde, qui eſt l'Italie; elle a auſſi un Archipel, ou plutôt c'eſt de cet Archipel de notre mer Méditerranée que les autres amas d'iſles ont emprunté ce nom.

Quelques perſonnes ont prétendu qu'il y avoit dans le détroit de Gibraltar un double courant, l'un ſupérieur qui portoit l'eau de l'Océan dans la mer Méditerranée,

& l'autre inférieur dont l'effet, disent-elles, est contraire. Mais cette opinion est évidemment fausse. En vain essayeroit-on de la prouver par des expériences. On peut être assuré que ces expériences ne prouveroient rien si elles étoient bien faites.

Vient ensuite la mer Noire, que les Anciens nommoient Pont Euxin. Placée entre l'Europe & l'Asie, elle sert de rendez-vous à plusieurs de leurs grands fleuves, tels que le Danube, le Niester, le Boryssthène, le Don, le Phare & le Kuban, & par eux tous les courans d'eau les plus considérables de notre Europe & de l'Asie-Mineure se rendent à cette mer; cependant elle en reverse peu dans la Méditerranée par

par le Canal, appellé le Boſphore de Thrace, ſans pour cela qu'elle en groſſiſſe jamais. La cauſe de ce phénomène échappe encore à notre intelligence. On dira, il eſt vrai, que l'évaporation & le courant par le détroit de Conſtantinople ſuffiſent à qui veut l'expliquer. On ajoutera même, ſi l'on veut, que par des canaux ſouterreins cette mer communique à quelqu'une des mers voiſines. Rien ne démontre la vérité de cette explication, qui ſans doute reſtera long-tems encore dans la claſſe des ſimples conjectures vraiſemblables.

Cette mer offre de plus aux obſervateurs un fait non moins curieux. Quelque rapide que ſoit le

cours de ſes eaux dans le détroit de Conſtantinople, on les a vu ſe geler dans quelques hivers exceſſivement rigoureux. Ainſi ſous Conſtantin Copronyme, au rapport de Zonare, la glace fit de ce canal un terrein ſolide ſur lequel & les hommes & les voitures mêmes paſſoient d'un bord à l'autre. Le phénomène fut bien plus étonnant, ſous l'empire d'Arcadius, en 401 : la mer Noire fut gelée pendant vingt jours, & quand la glace fut rompue, le canal en voituroit dans l'Archipel des morceaux énormes, dont le peuple de Conſtantinople ſe faiſoit un grand ſpectacle. La cauſe de ce phénomène ſe préſente aiſément à l'eſprit, lorſqu'il ſe rap-

pelle tous les fleuves que reçoit la mer Noire. Cette abondance de courans empêche la grande ſalure de ce réſervoir, & les glaçons qu'ils y voiturent y forment en mille endroits des appuis autour deſquels la congélation ſe réunit & peut aiſément devenir générale.

Si l'on nous demande d'où lui vient ſon nom de mer Noire, nous répondrons qu'à l'aide de cette expreſſion figurée, on a déſigné les orages qui la tourmentent communément. En effet des vagues courtes & élevées y aſſiègent les navires; nulle part elle n'offre des ports tranquilles & des rades abritées. Ses eaux à la vérité prennent vers le ſud une teinte ſombre &

noirâtre ; mais cette couleur n'eſt qu'accidentelle, ou du moins n'eſt inhérente ni à ſes eaux ; ni à ſes ſables. Les grandes forêts qui la bordent au midi projettent leur ombre ſur ſa ſurface, & doivent l'obſcurcir. Enfin la mer Noire n'enferme aucune iſle, quoiqu'elle embraſſe environ cent cinquante lieues de longueur ſur cent de largeur. Quelques Anciens & entr'autres Diodore de Sicile, dit M. de Buffon, ont écrit que le Pont-Euxin, ou la mer Noire, n'étoit autrefois que comme une grande rivière, ou un grand lac, qui n'avoit aucune communication avec la mer de Grèce ; mais que ce grand lac s'étant augmenté conſidérablement

avec le tems par les eaux des fleuves qui y arrivent, il s'étoit enfin ouvert un paſſage, d'abord du côté des roches Cyanées, & enſuite du côté de l'Helleſpont.

Cette opinion paroît vraiſemblable au Pline François. Il eſt facile, dit-il, d'expliquer ce fait. Car en ſuppoſant que le fond de la mer Noire fût autrefois plus bas qu'il ne l'eſt aujourd'hui, on voit bien que les fleuves qui y arrivent auront élevé le fond de cette mer par le limon & les ſables qu'ils entraînent, & que par conſéquent il a pu arriver que la ſurface de cette mer ſe ſoit élevée aſſez pour que l'eau ait pu ſe faire une iſſue. Pour nous, s'il eſt permis d'oppoſer conjecture

à conjecture, nous trouvons plus vraiſemblable de penſer que le Pont-Euxin ou la mer Noire eſt une extenſion de la Méditerranée, & qu'elle ne reflue dans celle-ci par le Boſphore que pour ſe débarraſſer du ſuperflu des eaux que lui verſent les plus grands fleuves réunis de l'Europe & de l'Aſie.

Au nord de la Ruſſie d'Europe, ou plutôt à la pointe orientale de la Laponie Moſcovite, l'océan Glacial s'eſt creuſé dans l'intérieur des terres un golfe connu ſous le nom de mer Blanche. C'eſt dans cet enfoncement que ſe précipitent douze ou treize rivières conſidérables dont les eaux tempèrent la ſalure de celles l'Océan, qui déjà

même, comme nous l'avons obſervé précédemment, eſt bien moins conſidérable vers les pôles que vers l'équateur. Ce nom de mer Blanche lui appartient bien plus en propre qu'à cette partie de la Méditerranée, où ſe trouve l'Archipel de la Grèce, & à laquelle on le donne quelquefois, pour la diſtinguer de la mer Noire dont elle eſt voiſine. Les glaces qui courent & flottent en foule dans la première en font une étendue de mer que ſon éclatante blancheur fait diſtinguer de loin.

Vient enſuite la mer Baltique, qui, entre la Pruſſe, la Courlande, la Ruſſie, l'Allemagne, le Danemarck, la Suède & la Norwege,

s'enfonce dans les terres, & par trois côtés différens ſe partage en trois golfes connus ſous les noms de Livonie ou de Riga, de Finlande & de Bothnie. Elle court du midi au nord ſur trois cens lieues d'étendue. Quoique peu large, elle eſt peu ſenſible au mouvement de flux & de reflux, ce qui la fait regarder par quelques Géographes, bien moins comme une extenſion de l'Océan, que comme un grand lac entretenu par le verſement des fleuves. Cette mer eſt en effet le réceptacle de l'Oder, de la Viſtule, du Niemen, de la Droine que l'Allemagne & la Pologne y envoyent, du Torneao, du Calil, du Luſa, du Pitha, de

l'Uma qui deſcendent des terres de la Laponie, & de pluſieurs autres encore qui, unis aux rivières qu'ils reçoivent, forment un enſemble de plus de quarante courans, dont le dépôt ſuffit peut-être à l'entretien de la Baltique. Et ce qui ajoute un nouveau degré de probabilité à cette conjecture, c'eſt qu'indépendamment du peu de ſalure de ſes eaux, cette mer eſt entourée du côté de la Suède & de la Finlande d'un grand nombre de lacs & de marais dont elle n'eſt peut-être qu'une grande extenſion.

Pour trouver une nouvelle mer intérieure & viſiblement méditerranée, il faut nous tranſporter ſur la côte orientale de l'Afrique & par

le détroit de Babel-Mandel, voyager entre l'Arabie & l'Abiſſinie. Là ſe prolonge du ſud au nord un golfe de l'Océan-Méridional que nous appellons la mer Rouge, à qui les Anciens donnoient la dénomination de Golfe-Arabique, & dont les Turcs déſignent aujourd'hui le giſſement par l'expreſſion de mer de Suez, & plus communément encore par celle de mer de la Mecque, parce que cette ville, pour laquelle ils ont une grande vénération, s'élève dans le voiſinage de cette mer. Malgré les recherches des ſavans pour parvenir à une explication vraie de ce nom de mer Rouge, il faut avouer que cette étymologie eſt obſcure. Il y

a même grande apparence que le haſard, & peut-être auſſi un ſimple caprice ont impoſé ce nom, comme ils en ont impoſé tant d'autres qui aujourd'hui exercent ſans fruit l'érudition des Critiques. Il eſt bien plus eſſentiel de remarquer que ſous le nom de mer Rouge on a compris quelquefois & le golfe Perſique & la mer des Indes, acception trop générale qui a ſouvent induit en erreur ceux qui l'ignoroient & vouloient interprêter les Anciens.

Cependant nous ne devons pas diſſimuler ce qu'on rapporte ſur l'origine de ce nom de mer Rouge donné au golfe Arabique. C'eſt de toutes les mers, nous dit-

on, celle qui produit le plus abondamment des coraux, des madrépores & des plantes marines. Il n'y a peut-être point d'endroit qui en fourniſſe une plus grande variété que le port de Tort : dans un tems calme, il ſe préſente aux yeux une ſi grande quantité de ces plantes que le fond de la mer reſſemble à une forêt. Voici comment en parle l'Hiſtoire Générale des Voyages. « Avant de quitter la mer Rouge, Dom Jean examina quelles peuvent avoir été les raiſons qui ont fait donner ce nom au golfe Arabique par les Anciens, & ſi cette mer eſt en effet différente des autres par la couleur. Il obſerve que Pline rapporte pluſieurs

ſentimens

ſentimens ſur l'origine de ce nom ; les uns le font venir d'un Roi nommé *Erythros* qui règna dans ces cantons, & dont le nom en Grec ſignifie Rouge ; d'autres ſe ſont imaginés que la réflexion du ſoleil produit une couleur rougeâtre ſur la ſurface de l'eau, & d'autres que l'eau du golfe a naturellement cette couleur. Les Portugais, qui avoient déjà fait pluſieurs voyages à l'entrée des détroits, aſſuroient que toute la côte d'Arabie étant fort rouge, le ſable & la pouſſière qui s'en détachoient & que le vent pouſſoit dans la mer, teignoient les eaux de la même couleur.

D. Jean, qui pour vérifier ces opinions ne ceſſa point jour & nuit

depuis ſon départ de Socotora d'obſerver la nature de l'eau & les qualités des côtes juſqu'à Suez, aſſure que loin d'être naturellement rouge, l'eau eſt de la couleur des autres mers, & que le ſable & la pouſſière n'ayant rien de rouge non plus ne donnent point cette teinte à l'eau du golfe. La terre ſur les deux côtes eſt généralement brune, & noire même en quelques endroits; dans d'autres lieux elle eſt blanche; ce n'eſt qu'au-delà de Suaquenen, c'eſt-à-dire, ſur des côtes où les Portugais n'avoient point encore pénétré, qu'il vit en effet trois montagnes rayées de rouge, encore étoient-elles d'un roc fort dur, & le pays voiſin étoit de la couleur ordinaire.

La vérité donc eſt que cette mer, depuis l'entrée juſqu'au fond du golfe, eſt par-tout de la même couleur; ce qu'il eſt facile de ſe démontrer à ſoi-même en puiſant de l'eau à chaque lieu. Mais il faut avouer auſſi que dans quelques endroits elle paroît rouge par accident, & dans d'autres verte & blanche; voici l'explication de ce phénomène. Depuis Suaquenen juſqu'à Koſſir, c'eſt-à-dire, pendant l'eſpace de cent trente-ſix lieues, la mer eſt remplie de bancs & de rochers de corail; on leur donne ce nom, parce que leur forme & leur couleur les rendent ſi ſemblables au corail, qu'il faut une certaine habileté pour ne pas s'y tromper. Ils croiſ-

ſent comme des arbres, & leurs branches prennent la forme de celles du corail. On en diſtingue deux ſortes, l'une blanche & l'autre fort rouge; ils ſont couverts en pluſieurs endroits d'une eſpèce de gomme ou de glu verte, & dans d'autres lieux, d'orange foncé. Or l'eau de cette mer étant plus claire & plus tranſparente qu'aucune eau du monde, de ſorte qu'à vingt braſſes de profondeur l'œil pénètre juſqu'au fond, ſur-tout depuis Suaquenen juſqu'à l'extrémité du golfe, il arrive qu'elle paroît prendre la couleur des choſes qu'elle couvre; par exemple, lorſque les rocs ſont comme enduits de glu verte, l'eau qui paſſe par-deſſus paroît d'un vert

plus foncé que les rocs mêmes ; & lorſque le fond eſt uniquement de ſable, l'eau paroît blanche ; de même lorſque les rocs ſont de corail, dans le ſens que j'ai donné à ce terme, & que la glu qui les environne eſt rouge ou rougeâtre, l'eau ſe teint, ou plutôt ſemble ſe teindre en rouge ; ainſi comme les rocs de cette couleur ſont plus fréquens que les blancs & les verts, Dom Jean conclut qu'on a dû donner au golfe Arabique le nom de mer Rouge plutôt que celui de mer Verte ou Blanche. Il s'applaudit de cette découverte avec d'autant plus de raiſon que la méthode par laquelle il s'en étoit aſſuré ne pouvoit lui laiſſer aucun doute. Il fai-

ſoit amarrer une flûte contre les rocs dans les lieux qui n'avoient point aſſez de profondeur pour permettre aux vaiſſeaux d'approcher, & ſouvent les matelots pouvoient exécuter ſes ordres à leur aiſe, ſans avoir la mer plus haut que l'eſtomac à plus d'une demi-lieue des rocs; la plus grande partie des pierres ou des cailloux qu'ils en tiroient dans les lieux où l'eau paroiſſoit rouge, avoit auſſi cette couleur; dans l'eau qui paroiſſoit verte, les pierres étoient vertes, & ſi l'eau paroiſſoit blanche, le fond étoit d'un ſable blanc, où l'on n'appercevoit point d'autre mélange ».

Il eſt inutile de parler du miracle qui dans nos Livres-Saints a

donné tant de célébrité à la mer Rouge. Notre enfance en a été mille fois entretenue. D'ailleurs le ſublime cantique de Moyſe, la plus belle ode que l'enthouſiaſme ait jamais inſpirée à la poéſie, ſuffiroit ſeul pour immortaliſer ce prodige. Mais ce qu'il n'eſt point permis de paſſer ſous ſilence, c'eſt le récit de l'Hiſtorien Joſephe, lorſqu'après avoir rapporté le prodige tel que Moyſe l'a raconté, il ajoute qu'on ne doit pas regarder ce fait comme impoſſible, parce que Dieu peut avoir ouvert un paſſage aux Hébreux à travers les eaux de cette mer, comme il en ouvrit un longtems après aux Macédoniens, lorſque ſous Alexandre ils franchirent

la mer de Pamphilie. Or on ſait d'Arrien qui nous a laiſſé l'hiſtoire de l'expédition d'Alexandre, que le vent du nord ayant ſoufflé tout-à-coup, les Macédoniens entrèrent dans la mer, dont ils côtoyèrent les bords, en marchant tout le jour, plongés dans l'eau juſqu'à la ceinture. Cette réflexion de Joſephe eſt digne de remarque, & S. Thomas d'Aquin en avoit été frappé, lorſqu'il a cru que les Iſraélites ne paſſèrent pas la mer Rouge d'un bord à l'autre, mais ſeulement qu'ils la côtoyèrent, & remontèrent pendant le flux de l'endroit où ils étoient à un autre endroit un peu plus haut, en décrivant un demi-cercle à l'extrémité boréale de la

mer Rouge. L'hiſtoire naturelle vient ici à l'appui de cette conjecture. Nous ſavons par elle que le flux eſt très-conſidérable dans ce golfe, contre l'ordinaire des mers intérieures, ou Méditerranées qui ſont rarement ſenſibles à ce mouvement alternatif & périodique de l'Océan. La raiſon de cette différence ſe tire & de la poſition de la mer Rouge qui eſt voiſine de l'équateur, où le mouvement des marées eſt beaucoup plus grand que dans les autres climats; & du giſſement des terres qui la bordent, celles-ci la reſſerrant de toutes parts ſur une longue étendue lui donnent une forme étroite; & de l'abſence enfin de tout fleuve, dont le mouve-

ment pourroit s'oppoſer à celui des marées.

Quant à ſon étendue, elle approche de ſept cens lieues en comptant depuis Socotora juſqu'à Suez, le port le plus fréquenté de toute la côte, & qui ſervant à hiverner les vaiſſeaux du Grand-Seigneur eſt encore le centre du commerce des Indes, de l'Ethiopie & de l'Arabie. Enfin cette mer qui eſt peu ſujette aux orages & ne connoît preſque point d'autres vents que ceux du nord & du ſud dont le retour eſt périodique, cette mer peut être diviſée en trois bandes. Celle du milieu eſt nette, navigable jour & nuit ſur une profondeur de vingt-cinq à ſoïxante braſſes d'eau. Les

deux qui bordent les côtes, quoique pleines d'écueils, ſont préférées par les gens du pays, qui obligés de ſe tenir au voiſinage des terres à cauſe de la petiteſſe de leurs bâtimens, ne gagnent le grand canal que lorſqu'ils craignent quelque coup de vent. La difficulté, pour ne pas dire l'impoſſibilité, d'aborder les ports répandus ſur la côte fait que cette navigation eſt très-périlleuſe pour les grands vaiſſeaux, qui ne trouvent d'ailleurs ſur leur route qu'un nombre conſidérable d'iſles déſertes, arides & ſans eau.

Telle eſt la mer qui borde la côte occidentale de l'Arabie. Il en eſt une autre qui la baigne à l'o-

rient ſous le nom de golfe Perſique, & celle-ci n'a guères que deux cens cinquante lieues d'étendue dans les terres. Un ſimple coup-d'œil jetté ſur la carte des Indes dira mieux que tous les raiſonnemens, l'origine de ces deux mers. Il démontre que l'une & l'autre ſont une conquête de l'Océan ſur les terres. Cependant, quoique le produit de la même cauſe, elles ont quelques différences marquées. D'abord la marée eſt moins ſenſible dans le golfe Perſique, parce que trois fois moins long, & cependant plus étroit que le golfe Arabique, il reçoit des rivières conſidérables à ſon extrémité la plus avancée dans le continent. Enſuite le commerce y trouve un

grand nombre de ports que la Nature ſemble y avoir creuſés exprès pour l'attirer. Enfin des tempêtes fréquentes le rendroient innavigable, ſi les vaiſſeaux n'y trouvoient promptement un aſyle ſur les côtes au premier ſigne qui annonce la tourmente.

Quand cette mer n'auroit que ſa pêche annuelle de perles, elle ſeroit digne encore de quelqu'attention. Autrefois à la vérité elle en fourniſſoit à la parure des femmes, en pluſieurs lieux, tels qu'Ormutz, Karek, Keshy, dont les bancs ſont épuiſés aujourd'hui. Mais il lui reſte toujours l'iſle de Baharem, où ce tréſor eſt toujours abondant, ou du moins ſans diminution ſenſible.

Le golfe de Bengale ſe préſente enſuite comme une nouvelle mer Méditerranée, quoique ſans détroit qui, en y arrivant, avertiſſe de ſon exiſtence, à moins que du côté de l'occident on n'y pénètre par le canal qui ſe prolonge entre la côte de Coromandel & l'iſle de Ceylan, & du côté de l'orient, par celui que forment l'iſle de Sumatra & la preſqu'iſle de Malaca.

Quittons le golfe de Bengale, en doublant la preſqu'iſle de Malaca, & parcourant la côte orientale de l'Aſie, voyons l'Océan s'enfoncer cinq fois dans les terres d'une manière bien ſenſible & y prendre autant de fois le nom de mer, ſelon les contrées qu'il

lave. Ainſi le premier enfoncement s'appelle mer ou golfe de Siam ; le ſecond, mer du Tunkin ou golfe de la Cochinchine ; le troiſième, mer de la Chine ; le quatrième, mer de Corée, & le cinquième, mer du Kamtſchatka. Celle-ci avec la précédente ne forme à la rigueur qu'une grande Méditerranée, à l'aide du long canal d'Ieſo qui court du nord au ſud pour les rapprocher.

A ces mers de l'ancien continent ajoutons celles du nouveau monde. Entre les côtes du Groënland & de Labrador s'étend une grande mer Méditerranée la plus froide de toutes, & dont les côtes ne ſont pas encore bien reconnues. Nous l'appellerons

la mer du Groëland, & afin que l'œil ne s'égare point ſur cette vaſte étendue, il ſera néceſſaire de la partager en trois régions ; la première, au-deſſous du cap Farevel juſqu'aux détroits de Davis, de Cumberland & de Hudſon ; la ſeconde, placée au nord & formant la baie de Baffin, & la troiſième, qui de l'oueſt s'allonge vers le ſud, nommée baie de Hudſon. On a remarqué dans ces différens détroits, ainſi que dans l'enſemble de ces trois plaines d'eau, un mouvement de flux & reflux très-fort, tout au contraire de ce qui arrive dans les mers Méditerranées de l'Europe, ſoit dans la Méditerranée proprement dite, ſoit dans la Baltique où

il n'y a point de flux & de reflux ; ce qui ne peut venir que de la différence du mouvement de l'Océan, qui ſe faiſant toujours d'orient en occident, occaſionne de grandes marées dans les détroits qui ſont oppoſés à cette direction de mouvement, c'eſt-à-dire, dans les détroits dont les ouvertures ſont tournées vers l'orient, au lieu que dans ceux d'Europe, qui préſentent leur ouverture à l'occident, il n'y a aucune marée : l'Océan, par ſon mouvement entre dans les premiers & fuit les derniers, & c'eſt par cette même raiſon qu'il y a de violentes marées dans les mers de la Chine, de Corée & de Kamtſchatka.

Sortis de cette mer & navigeant

le long des côtes en deſcendant vers le tropique du cancer, le canal de Bahama nous porte dans une mer nouvelle appellée golfe du Mexique, qui réunit de grands traits de reſſemblance avec celles des côtes orientales de l'Aſie, puiſqu'elle eſt à-peu-près de la même étendue & ſe trouve ſous le même degré de latitude; d'où le Géographe-Phyſicien doit conclure peut-être que l'ancien & le nouveau continent ont été rongés par l'Océan à la même hauteur & à la même profondeur dans les terres; c'eſt-à-dire, que tout ce qui eſt arrivé à l'orient de l'un eſt arrivé de même à l'orient de l'autre, parce que c'eſt auprès de l'équateur que

le mouvement de l'Océan eſt le plus fort & le plus uniforme.

Enfin la dernière Méditerranée, qui mérite véritablement ce nom dans le nouveau monde, s'offre dans la partie ſeptentrionale de la grande mer du ſud, entre la longue preſqu'iſle de Californie & le Nouveau-Mexique, où elle s'étend du ſud au nord, ſous le nom de mer Vermeille & ſur une longueur de plus de deux cens lieues. Sans le P. Kino, Jéſuite Miſſionnaire qui a fait le tour entier de cette mer, la Géographie n'en poſſéderoit pas encore la carte.

Après les mers, les lacs doivent nous occuper : ils forment ſur la ſurface du globe des points de ral-

liement favorables à l'eſprit qui l'étudie & cherche à en diviſer les parties pour mieux en retenir l'enſemble. On ſait que par ce mot le Géographe déſigne un grand amas d'eaux ou douces ou ſalées, qui au milieu d'un continent remplit une cavité de terre fort étendue, ce qui diſtingue un lac d'un étang dont les bornes ſont beaucoup plus reſſerrées. Si l'on demandoit les cauſes de la formation des lacs, l'hiſtoire naturelle pourroit en aſſigner pluſieurs. Tantôt ce ſeroit l'enfoncement naturel d'un terrein qui reçoit la chûte des eaux; tantôt une inondation ſoudaine amenée ou par un tremblement de terre ou par l'éruption des volcans;

tantôt encore par l'enfondrement des cavernes ſouterreines. Mais laiſſons à d'autres le développement de ces idées, & bornons-nous aux devoirs d'un ſimple Géographe.

Dans l'Amérique ſeptentrionale, où nous ſommes arrivés de mers en mers, on eſt autoriſé à ſe croire dans le pays des lacs. On y trouve en effet le lac Supérieur, qui a plus de cent vingt-cinq lieues de longueur ſur cinquante de largeur; le lac Huron, qui a près de cent lieues de longueur ſur environ quarante de largeur; le lac des Illinois, qui, en y comprenant la baie des Puants, eſt tout auſſi étendu que le lac Huron, le lac Erié & le lac Ontario, ces deux derniers ont

plus de quatre-vingts lieues de longueur ſur vingt ou vingt-cinq de largeur; le lac Miſtaſin au nord de Quebec, qui a environ cinquante lieues de longueur; le lac Champlain au midi de Quebec, qui eſt à-peu-près de la même étendue que le lac Miſtaſin; le lac Alemipigon & le lac des Chriſtinaux, tous deux au nord du lac Supérieur, ſont auſſi fort conſidérables; le lac des Aſſiniboils, qui contient pluſieurs iſles & dont l'étendue en longueur eſt de plus de ſoixante-quinze lieues: il y en a auſſi deux de médiocre grandeur dans le Mexique, indépendamment de celui de Mexico. Ce dernier, qui eſt à-peu-près rond, & d'environ cinquante lieues de circuit,

attire l'attention par ſa ſingularité. Une partie de ſes eaux eſt douce & ſtagnante ; l'autre eſt ſalée & ſoumiſe à un flux & reflux, qui ſans heures fixes pour ſe manifeſter, paroît occaſionné par le ſouffle des vents qui rendent quelquefois le lac auſſi orageux que la mer même. L'eau douce eſt plus haute que l'eau ſalée, & paroît y tomber. Il eſt probable que la langue de terre qui traverſe en quelque ſorte le lac, & ſur laquelle la ville de Mexico eſt en quelque ſorte bâtie, s'oppoſe à la communication générale de ces deux ſortes d'eaux, & par conſéquent à leur niveau commun. Le lac d'eau douce reçoit de tous côtés des courans qui, le forçant à

ſe déborder, le verſent dans le lac ſalé, beaucoup moins plein & toujours plus bas. Quant à la ſalure de ce dernier, il paroît la tenir de la mer, qui s'infiltre à travers les terres. On ne ſe rappellera point ſans douleur qu'il y avoit autrefois ſur les bords de ce lac environ quatre-vingts bourgs ou villes, dont quelques-uns contenoient trois à quatre mille familles, & qu'aujourd'hui il n'y a pas trente bourgs ou villages ſur le même terrein, & que même le plus conſidérable de ces bourgs renferme à peine quatre cens cabanes d'Eſpagnols ou d'Indiens. On prétend que la ſeule entrepriſe des travaux pénibles, auxquels

quels on occupe les Méxicains, pour empêcher l'eau du lac d'inonder la ville, en a fait périr un million dans le dernier ſiècle. On ne peut épuiſer le récit des différentes manières dont les Eſpagnols ſe ſont joués de la vie des Américains.

Il eſt encore un autre lac beaucoup plus conſidérable que celui de Mexico, dans l'Amérique ſeptentrionale; c'eſt celui de Nicaragua, qui dans la province du même nom s'étend en longueur dans une cavité de ſoixante ou ſoixante-dix lieues de ſurface, dont les eaux ſont ſoumiſes aux flux & reflux, & où ſe rencontre une iſle placée vers le milieu. Dans l'Amérique méridionale les lacs ſont plus rares.

On en voit un petit à la ſource du Maragnon, un autre plus grand à la ſource de la rivière du Paraguai; on y trouve le lac Titicares dont les eaux tombent dans le fleuve de la Plata; deux autres plus petits dont les eaux coulent auſſi vers ce même fleuve, & quelques autres qui ne ſont pas conſidérables dans l'intérieur des terres du Chili.

L'Afrique qui a de grands fleuves n'offre qu'un petit nombre de lacs qui nous ſoient connus. Vers les bouches du Sénégal s'étendent le lac Cayar, & le lac de Guarde & le lac Sigiſme, qui tous les deux n'en font qu'un ſeul de forme preſque triangulaire ſur cent lieues de longueur & ſoixante-quinze

de largeur, coupées par une iſle conſidérable. Le Niger y perd ſon nom en le traverſant, celui de Sénégal l'attend à ſa ſortie. Plus haut encore, vers ſa ſource, le Niger trouve un autre lac conſidérable qu'on appelle le lac Bournou, & d'où il s'écoule ſous le nom de rivière de Gambarou, ou Gombarow. Dans une province de l'Abiſſinie, appellée Dambéa, eſt un grand lac du même nom qui a plus de cinquante lieues de longueur; les ſources du Nil en ſont voiſines; il en reçoit les eaux, & parſemé d'iſles qu'ombragent des forêts de lauriers, il laiſſe voir clairement ſes eaux ſéparées de celles du Nil qui s'y plient

& s'y recourbent en mille lieux, avant que de pouvoir s'en échapper.

Paſſons d'Afrique en Aſie par l'Iſthme de Suez, & nous trouverons dans la Paleſtine le lac Aſphaltide, ainſi nommé du mot Aſphalte, qui ſignifie bitume, parce que ce lac produit une ſi grande quantité de cette ſubſtance, que nul poiſſon, a-t-on dit long-tems, ne peut vivre dans ſes eaux, & nul homme s'y enfoncer à cauſe de leur épaiſſeur. On lui attribuoit en un mot des effets ſemblables à toutes les fictions dont les Poëtes amuſoient l'imagination de l'homme en peignant le lac d'Averne. Mais la vérité eſt quelquefois auſſi loin

des récits du Voyageur que des conceptions du Poëte. Le lac Aſphaltide, comme l'Averne, nourrit des poiſſons & engloutit l'homme qui a la mal-adreſſe de s'y noyer. Connu plus particulièrement ſous le nom de mer Morte, il porte encore ceux de mer de Paleſtine, de mer Orientale, de mer du Déſert, de mer de Sel & de lac de Sodome. Le Jourdain & l'Arnon s'y jettent & s'y perdent, & cependant il n'a pour les rendre aucune iſſue viſible. On prétend enfin que cette profondeur fut autrefois une terre ſolide, où l'homme habitoit & que fécondoit ſon induſtrie.

Nous ne parlerions pas du lac de Tibériade, autrement appellé la mer

de Galilée, ſi nos Livres-Sacrés n'y avoient point attaché le ſouvenir de pluſieurs évènemens miraculeux qui intéreſſent la religion de l'Europe. Environ ſix lieues de longueur & une de largeur ne valent guères par elles-mêmes un regard du Géographe.

Au-deſſus du lac Aſphaltide & de la mer de Tibériade, ſi l'on voyage vers le nord-eſt, ſe préſentera d'abord la mer Caſpienne, qui à la vérité n'a aucune communication viſible avec l'Océan, & qui par-là même ne devroit être regardée que comme le lac le plus conſidérable de l'Univers; mais ſon étendue qui occupe trois cens lieues de longueur, ſur environ

cinquante de largeur, meſure moyenne, lui a mérité une dénomination plus importante. Elle reçoit du nord l'un des plus grands fleuves du globe, qui eſt le Volga : du côté de l'orient, où s'étendent ſes trois cens lieues de longueur, nulle rivière, nulle ſource ne vient la groſſir. Le pays eſt un déſert de ſable que perſonne n'avoit reconnu juſqu'à ces derniers tems. Le Czar Pierre Ier y ayant envoyé des Ingénieurs, pour lever la carte de la mer Caſpienne, on a vu que cette mer avoit une figure différente de celle qu'elle avoit ſur les cartes géographiques. On la repréſentoit ronde, elle eſt au contraire fort longue & aſſez étroite : on ne con-

noiſſoit donc point du tout ſes côtes orientales, non plus que le pays voiſin. On ignoroit juſqu'à l'exiſtence du lac Aral, qui en eſt éloigné vers l'orient d'environ cent lieues; ou ſi on connoiſſoit quelques-unes des côtes de ce lac, on croyoit que c'étoit une partie de la mer Caſpienne, en ſorte qu'avant les découvertes du Czar, il y avoit dans ce climat un terrein de plus de cent & trois cens lieues de longueur ſur cent cinquante de largeur qui n'étoit pas encore connu.

Différente de la mer Noire par ſa forme, la mer Caſpienne l'eſt encore par ſon organiſation intérieure. On y voit d'eſpace en eſpace quelques éminences qui forment de petites

iſles. D'ailleurs elle a peu de profondeur ; des bancs & des écueils nombreux ſont répandus un peu au-deſſous de ſa ſurface, ce qui néceſſairement y rend la navigation périlleuſe. Celle-ci même ne peut s'y faire qu'à l'aide de petits bâtimens qui tirent peu d'eau. Voici ce qu'en dit le Voyageur Pietro della Valle : « Les plus grands vaiſſeaux que l'on voit ſur la mer Caſpienne le long des côtes de la Province de Mazande en Perſe, où eſt bâtie la ville de Ferhabad, quoiqu'on les appelle navires, me paroiſſent plus petits que nos tartanes; ils ſont fort hauts de bord, enfoncent peu dans l'eau, & ont le fond plat. Les Limitrophes donnent cette

forme à leurs vaiſſeaux, non-ſeulement à cauſe que la mer Caſpienne n'eſt pas profonde à la rade & ſur les côtes, mais encore parce qu'elle eſt remplie de bancs de ſable, & que les eaux ſont baſſes en pluſieurs endroits; tellement que ſi les vaiſſeaux n'étoient fabriqués de cette façon, on ne pourroit pas s'en ſervir ſur cette mer. Certainement je m'étonnois & avec quelque fondement, ce me ſemble, pourquoi ils ne pêchoient à Ferhabad que des ſaumons qui ſe trouvent à l'embouchure du fleuve, & de certains eſturgeons très-mal conditionnés, de même que pluſieurs autres ſortes de poiſſons qui ſe rendent à l'eau douce & qui ne va-

lent rien ; & comme j'en attribuois la cauſe à l'inſuffiſance qu'ils ont en l'art de naviguer & de pêcher, ou à la crainte qu'ils avoient de ſe perdre, s'ils pêchoient en haute mer, parce que je ſais d'ailleurs que les Perſans ne ſont pas d'habiles gens ſur cet élément, & qu'ils n'entendent preſque rien à la navigaeion; le Cham d'Eſterabad, qui fait ſa réſidence ſur le port de mer, & à qui par conſéquent les raiſons n'en ſont pas inconnues par l'expérience qu'il en a, m'en débita une, ſavoir que les eaux ſont ſi baſſes à vingt & trente milles de la mer, qu'il eſt impoſſible d'y jetter des filets qui aillent au fond, & d'y faire aucune pêche qui ſoit de la

conſéquence de celle de nos tartanes, de ſorte que c'eſt pour cette raiſon qu'ils donnent à leurs vaiſſeaux la forme que je vous ai marquée ci-deſſus, & qu'ils ne les montent d'aucune pièce de canon, parce qu'il ſe trouve fort peu de Corſaires & de Pirates qui courent cette mer ».

Ajoutons que d'autres Voyageurs ont prétendu qu'il y avoit dans le voiſinage de Kilam deux gouffres, où les eaux de la mer Caſpienne étoient englouties, pour ſe rendre enſuite par des canaux ſouterreins dans le golfe Perſique. Des Géographes même ont marqué ces gouffres ſur leurs cartes : cependant ces gouffres n'exiſtent pas, comme

comme s'en ſont aſſurés les Ingénieurs envoyés par le Czar.

Environ cent lieues à l'orient de la mer Caſpienne, dans la Tartarie indépendante, le lac Aral occupe une étendue de cent lieues du ſud au nord & de cinquante de l'eſt à l'oueſt, c'eſt-à-dire, huit degrés quarrés; auſſi reſſemble-t-il à une mer. Deux grands fleuves célèbres dans l'antiquité, le Jaxarte appellé aujourd'hui Sir-Daria, & l'Oxus nommé Amu-Daria lui portent leurs eaux, ſans que leur douceur puiſſe corriger l'extrême amertume & la ſalure des ſiennes; ſans même que leur volume toujours renouvellé parvienne à le groſſir, & à lui donner une iſſue viſible. Il faut donc

qu'il ſe ſoit ouvert un débouché ſouterrein, & il eſt vraiſemblable que ſon écoulement eſt dans la mer Caſpienne. On a cru même long-tems, c'eſt-à-dire, juſqu'au Czar Pierre Ier, qu'il étoit une partie de cette mer. Qui ſait d'ailleurs s'il ne fut pas même un tems où ces deux lacs n'en formoient qu'un ſeul? Les fleuves qu'ils reçoivent l'un à l'orient, l'autre à l'occident peuvent avoir diminué peu-à-peu. Ils auront amené une très-grande quantité de ſable & de limon, & tout le pays qui les ſépare aujourd'hui en aura été formé. Ce qui donne un grand air de vérité à cette conjecture, c'eſt la diſpoſition ſingulière des fleuves qui ſe mêlent à

l'un & à l'autre : la mer Caſpienne n'en reçoit que de l'occident, & le lac Aral que de l'orient.

Qu'on monte encore vers le nord-eſt, & l'on rencontrera le dernier grand lac qui ſoit digne de nous retenir en Aſie. Semé de quelques iſles ſur une longueur de ſoixante-dix lieues, formé par le fleuve Angara, couvert une grande partie de l'année de glaces qui ont quelquefois deux aunes d'épaiſſeur, & rempli néanmoins d'eſturgeons & de brochets, dont quelques-uns ſont du poids de deux cens livres; le lac Baïkal eſt un grand chemin fréquenté par les Voyageurs, que le commerce conduit d'Irkouſtki à la Chine, avec

leurs bœufs & leurs chameaux.

Si de la Ruſſie Aſiatique on s'élève en tournant vers le nord-oueſt juſqu'à la Ruſſie Européenne, le lac Onéga s'allongera devant nous ſur un eſpace de vingt-cinq lieues, & ſe joindra à la mer Blanche par un fleuve qu'il y envoye & qui y porte ſon nom. Entre lui & le golfe de Finlande ſe déploie encore ſur un eſpace auſſi long, mais plus large, le Ladoga, le plus grand des lacs de l'Europe, formé d'un grand nombre de rivières qu'il rend au golfe de Finlande, par un canal appellé la Néva; c'eſt ſur ce canal que le génie de Pierre Ier a placé la nouvelle capitale de ſon Empire, & tranſporté, comme une

colonie, tous les arts & toutes les ſciences du midi.

Ce midi de l'Europe nous appelle pour nous montrer le Léman ou le lac de Genève, placé entre la Suiſſe & la Savoie & répandu ſur un eſpace de dix-neuf lieues de longueur & de quatre de largeur. Le Rhône le traverſe & s'en échappe par la partie la plus étroite en deux larges & rapides torrens qui bientôt ſe réuniſſent pour voyager enſemble à travers le midi de la France. Les eaux de ce beau lac d'un verd limpide & tranſparent, viennent mourir d'un côté ſur un rivage uni, après avoir battu les roches menaçantes du Chablais, & de l'autre animent & vivifient une plaine

fertile où s'étend Genève environnée de collines, de monts variés & capricieux dans leurs formes.

Enfin le lac Majeur en Italie, dans le Duché de Milan, termine ce tableau général des grands lacs repandus ſur la ſurface du globe. « C'eſt une petite mer, a dit Monteſquieu, dont les bords ne montrent rien que de ſauvage. A quinze milles dans le lac ſont deux iſles d'un quart de mille de tour, qu'on appelle les Borromées, qui eſt à mon avis le ſéjour du monde le plus enchanté. L'ame eſt étonnée de ce contraſte romaneſque, de rappeller avec plaiſir les merveilles des romans, où après avoir paſſé par des rochers & des pays arides,

on ſe trouve dans un lieu fait pour les Fées ». Ces Fées, au rapport d'un autre voyageur, M. de Lalande, ont exiſté dans la perſonne des Princes René & Vitalien Borromée. Leur goût & leur magnificence ont réaliſé dans la partie méridionale du lac Majeur, les deſcriptions des iſles d'Armide & de Calipſo. *L'Iſola-Bella*, & l'*Iſola-Madre* méritent à elles ſeules le voyage d'Italie. « Les terraſſes, les grottes, les jardins, les fontaines, les berceaux de limoniers & de cèdres, la vue admirable du lac & des montagnes, tout y enchante & réaliſe le pays des fictions ».

Il ne nous reſte plus pour mettre fin à ce diſcours, & complé-

ter la connoiſſance géographique du globe, que de ſuivre le cours des fleuves qui des contrées élevées, où la Nature a marqué des points de partage pour la diſtribution des eaux, courent & diviſent aux yeux la ſurface de la terre. Notre intention n'eſt pas d'énumérer ces grands courans d'eau. Leur nombre s'oppoſe à ce projet. Il y a dans l'ancien continent environ quatre cens trente fleuves qui tombent immédiatement dans l'Océan, ou dans la Méditerranée ou dans la mer Noire, & dans le nouveau on en connoît juſqu'à cent quatre-vingts, les uns & les autres auſſi conſidérables que la Somme en Picardie. Nous nous contenterons de

nommer rapidement ceux qui ont le plus d'importance dans l'hiſtoire géographique ; mais après que nous aurons recueilli tout ce que les ſavans ont répandu d'eſſentiel dans leurs ouvrages touchant la phyſique des fleuves.

Ils ont remarqué d'abord que les ſources de ces eaux courantes ſont placées au milieu, ou vers le pié des montagnes. En Europe ils ont fixé leurs yeux ſur le mont Saint-Gothard, & ils en ont vu ſortir le Rhône, le Rhin, le Danube & le Pô. En Aſie le vaſte Plateau de la Tartarie verſe de tous côtés & avec la plus grande profuſion les eaux qui voyagent vers les mers de la Nouvelle-Zemble, de Corée & de

la Chine ſous les noms d'Oby, de Jéniſéa, de Lena, d'Amur, de Hoan & de Kian. L'Afrique, malgré l'aride ſéchereſſe de ſon climat qu'embraſſe la Zone torride, envoye des hauteurs de l'Abiſſinie, de la Nigritie, du Congo, des monts appellés Luna ou de la Lune, le Nil, le Sénégal, le Niger, le Zaïre, le Cuantza, le Zambézé & le Quilimanci, ſoit à la Méditerranée, ſoit à l'Océan Indien, ſoit à l'Océan Atlantique. Dans le Nouveau-Monde, le Paraguai, l'Amazone, l'Orenoque, le Miſſiſſipi & le S. Laurent deſcendent tous ou de grands plateaux, ou de hautes montagnes tels que le Canada & les Andes.

A la connoiſſance de l'origine

des fleuves, il a fallu aſſocier celle de leurs divers accroiſſemens. Ce n'eſt d'abord qu'un filet d'eau qui découle de quelque colline ſur un fond de ſable ou de glaiſe. Les moindres cailloux épars à l'aventure ſuffiſent pour l'embarraſſer dans ſa route ; elle ſe détourne & ſe dégage en murmurant. Elle s'échappe enfin, ſe précipite, gagne la plaine, emplit les lieux bas où elle tombe, & groſſie par la jonction de quelques ruiſſeaux, elle s'élève en écartant par le choc de ſes eaux le limon qu'elle a détaché : elle le dépoſe de côté & d'autre, mine inſenſiblement ce qui lui réſiſte & ſe renferme dans le ſillon qu'elle s'eſt elle-même tracé. La décharge des

étangs, la chûte des ravines & des courans de toute eſpèce l'enrichiſſent & la fortifient. Elle prend un nom & un cours réglé. De vaſtes prairies & une verdure riante l'accompagnent par tout ; elle tourne autour des collines & ſerpente dans les plaines, comme pour embellir plus de lieux & y porter des avantages ſans nombre. Les hommes ont joint leurs travaux à ceux de la Nature pour former des lits aux fleuves & repouſſer l'inondation.

La direction de ces grands courans a fixé encore l'attention. On a obſervé que le plus grand nombre des fleuves coulent d'orient en occident, ou d'occident en orient, du moins dans une partie de leur

longueur, & on ne connoît qu'un petit nombre de rivières conſidérables qui aillent du nord au ſud, tels que le Rhône ; ou du ſud au nord, tels que l'Oby, le Jeniſéa & le Lena, qui en effet voyagent ainſi pendant pluſieurs centaines de lieues, de même que le Nil. M. Haller rapporte que le Gange & les grands fleuves d'Aia, de Pégou & de Siam, le Miſſiſſipi, l'Indus & l'Euphrate vont du nord au midi. Cela dépend des chaînes des montagnes : quand elles s'étendent d'un pôle à l'autre, comme dans l'Amérique méridionale & peut-être dans l'intérieur de l'Afrique, les rivières vont à l'eſt ou à l'oueſt. Quand les montagnes s'étendent de l'eſt à l'oueſt, les ri-

vières coulent au nord & au midi.

Les changemens annuels ou même journaliers des fleuves n'ont point été oubliés. On en a vu la cauſe dans la chûte des pluies & la fonte des neiges. Au Pérou & au Chili, il y a des fleuves qui ne ſont preſque rien pendant la nuit, mais qui roulent avec abondance pendant le jour, parce que leurs canaux ſont entretenus par la neige qui s'écoule des montagnes à la chaleur du ſoleil. En Europe il y a des rivières abondantes en été, parce qu'elles deſcendent des glacières, tandis que d'autres qui ne ſont entretenues que par la pluie, diminuent inſenſiblement ſous les feux de l'été.

La bruſque diſparution de certains fleuves a préſenté une nouvelle merveille. On en a vu s'enfoncer tout-à-coup ſous la terre, & reparoître enſuite en d'autres lieux : tels ſont, dit-on, le Niger & le Tigre. D'autres changent de lit, comme on l'a obſervé la nuit du 8 Février 1756, ſur la rivière de Frooyd, dans le Comté de Monmouth en Angleterre. On aſſure que dans la partie occidentale de l'iſle Saint-Domingue, il y a une montagne, au pied de laquelle ſont pluſieurs cavernes, où les rivières & les ruiſſeaux ſe précipitent avec tant de bruit, qu'on les entend quelquefois de ſept ou huit lieues. Au reſte le nombre des fleu-

ves qui ſe perdent dans le ſein de la terre eſt fort petit; & il eſt peu vraiſemblable que ces eaux deſcendent bien avant dans l'intérieur du globe. On conjecture plus ſenſément qu'elles ſe perdent comme celles du Rhin, en ſe diviſant dans les ſables, ou en ſe jettant dans un grand fleuve, ce qui eſt la marche ordinaire des petites rivières qui arroſent les terreins ſecs & ſabloneux. M. Guettard a décrit ce qu'il a obſervé dans pluſieurs rivières de la Normandie qui ſe perdent & reparoiſſent enſuite. Ces rivières ſont au nombre de cinq, la Rille, l'Ithon, l'Aure, le Sap-André & la Drome. Les trois premières ſe perdent peu-à-peu &

reparoiſſent enſuite; la quatrième ſe perd peu-à-peu auſſi, & enfin totalement, mais pour reparoître encore; & la cinquième, après avoir perdu un peu de ſes eaux dans ſon cours, finit par ſe précipiter dans un gouffre, d'où on ne la voit plus reſſortir. Tel eſt auſſi à quelques lieues de Paris la ſingularité de l'Hierre, qui n'arrive à la Seine au-deſſus de Villeneuve-Saint-Georges qu'après avoir laiſſé perdre dans le ſein de la terre une grande partie de ſon volume.

Le cours des fleuves eſt marqué d'autres fois par un phénomène plus frappant encore. Leur pente en certains endroits s'abaiſſe bruſquement & la chûte de leurs eaux plus ra-

pide alors que le courant ordinaire forme une cataracte. Tel eſt le Rhin à Bilefeld & auprès de Schafouſe. Tel eſt le Nil lorſqu'il entre en Egypte en ſe précipitant avec violence & de très-haut entre deux montagnes ; il y a une cataracte à trois lieues d'Albanie dans la nouvelle Yorck, qui a environ cinquante pieds de hauteur ; & de cette chûte d'eau, il s'élève une brume ou brouillard dans lequel on apperçoit un léger arc-en-ciel qui change de place à meſure qu'on s'éloigne ou qu'on ſe rapproche. Mais la cataracte la plus grande, la plus terrible, en un mot la plus fameuſe, eſt celle de la rivière de Niagara en Canada. Qu'on ſe

figure une nappe d'eau qui forme une courbe rapide en tombant de cent cinquante-ſix piés de hauteur perpendiculaire, comme un énorme torrent. Elle a plus d'un quart de lieue de largeur. Le brouillard que l'eau occaſionne par ſa chûte ſe voit de cinq lieues, s'élève bien haut dans l'athmoſphère, & brille aux rayons du ſoleil de toutes les couleurs de l'iris. Au-deſſous de cette cataracte, l'eau eſt dans une fluctuation continuelle & s'élève par ſecouſſes ſous une forme d'écume. Il y a des tournoiemens d'eau ſi impétueux qu'on n'y peut voyager qu'à ſix milles de diſtance. La caſcade de Terni en Italie eſt un de ces ouvrages de la nature qui mé-

rite d'être cité ; elle eſt connue dans le pays ſous le nom de caſcade du mont *del Marmore*. Le chemin qui y conduit eſt rude & agréable. Il faut monter des rochers exceſſivement difficiles, & quelquefois deſcendre de cheval, à cauſe du danger des précipices ; mais en revanche, on a l'agrément de rencontrer au mois de Février dans ces montagnes des endroits qui ont tout l'air riant du mois de Mai. Parvenu ſur ces hauteurs, l'on rencontre une petite vallée où coule la rivière appellée Velino, dont le volume accru des eaux du lac de Luco, donne à cette rivière dans le lieu de ſa chûte, à-peu-près la largeur de ſix toiſes. La vallée que quitte

le Velino eſt d'une hauteur immenſe eu égard à la profondeur qui l'attend. Il hâte ſon cours avant de ſe précipiter, à cauſe du penchant ſubit de ſon canal en cet endroit: alors il ſe jette d'une bordure de rochers eſcarpés de la hauteur de trois cens piés, dans le creux d'un autre rocher contre lequel ſes eaux vont ſe briſer, en formant un bruit qu'on entend à plus d'un mille de diſtance. Il s'élève du rocher une eſpèce de brouillard épais juſqu'à ſix cens piés de hauteur, ce qui produit une pluie continuelle dans les environs. Cette eau réduite en vapeurs, forme au moyen des rayons du ſoleil une infinité d'arcs-en ciel qui ſe multiplient ou qui

diſparoiſſent, qui ſe croiſent & qui voltigent ſelon la rencontre & les divers rejailliſſemens des flots, dont les irrégularités ſont des plus merveilleuſes & des plus horribles : ſpectacle qui étourdit les oreilles, étonne l'eſprit & charme la vue tout-à-la-fois.

En ſuivant le cours des fleuves, il a fallu arriver à leur embouchure, & l'on a vu que quelques-uns en avoient pluſieurs à-la-fois. Le Danube, autrefois le Tanaïs, ſe jette dans la mer Noire par ſept bouches différentes ; & le Volga par ſoixante-dix au moins. On prétend que le Nil n'en avoit originairement qu'une ſeule pour ſe joindre à la Méditerranée ; les ſables

qu'il a charriés lui ont formé juſqu'à ſept embouchures ; à force d'en rapporter, il s'eſt obſtrué le paſſage à lui-même, & il n'en reſte aujourd'hui que deux qui ſoient navigables.

Une ſingularité digne de remarque, c'eſt que les ſinuoſités des fleuves augmentent lorſqu'ils approchent de la mer, tandis que dans l'intérieur des terres à une diſtance conſidérable de leur embouchure, ils vont droit & ſuivent la même direction dans de grandes longueurs. Les Voyageurs & même les Sauvages ne ſe trompent guères ſur la diſtance où ils ſe trouvent de la mer, lorſqu'ils ſuivent le bord d'une grande rivière. S'ils en

voyent la direction droite ſur une longueur de quinze ou vingt lieues, ils ſe jugent éloignés de la mer; & ils s'en eſtiment aſſez près, ſi le courant multiplie ſes ſinuoſités, & change ſouvent de direction.

Certains fleuves ſont ſujets à des débordemens périodiques qui inondent toutes les terres adjacentes, en y portant l'abondance & la fertilité. Parmi ceux-ci le plus célèbre eſt le Nil qui s'enfle aſſez chaque année pour inonder l'Egypte entière. L'inondation commence vers le 17 de Juin, augmente pendant quarante jours & diminue pendant le même eſpace de tems. Hérodote nous apprend qu'elle étoit autrefois cent jours à croître

&

& cent jours à décroître. Cette différence dans la durée des périodes, ſi Hérodote n'a point exagéré, ne peut être regardée que comme un effet des pluies & des torrens qui ont entraîné une partie de la terre des montagnes, & après l'avoir dépoſée dans le lit du fleuve, l'ont exhauſſé à proportion. « La crue du Nil & ſon inondation, dit M. Granger, a long-tems occupé les Savans; la plupart n'ont trouvé que du merveilleux dans la choſe du monde la plus naturelle & qu'on voit dans tous les pays du monde. Ce ſont les pluies qui tombant dans l'Abyſſinie & dans l'Ethiopie, font la croiſſance & l'inondation de ce fleuve; mais on doit

regarder le vent du nord comme cauſe primitive; premièrement parce qu'il chaſſe les nuages qui portent cette pluie du côté de l'Abyſſinie; ſecondement parce qu'étant le traverſier des deux embouchures du Nil, il en fait refouler les eaux à contre-mont, & empêche par-là qu'elles ne ſe jettent en trop grande quantité dans la mer : on s'aſſure tous les ans de ce fait lorſque le vent étant au nord & changeant tout-à-coup au ſud, le Nil perd dans un jour ce dont il étoit crû dans quatre ».

Tel eſt encore le Gange, qui dans la plus belle & la plus riche contrée de l'Univers, pouſſe annuellement ſes eaux hors de ſon lit, où,

comme le Nil, il nourrit l'eſpèce monſtrueuſe du crocodile. Ce fleuve cependant, quelques lieues au deſſus de Bénarès n'eſt pas plus large que la Seine à Paris. Il a même ſi peu d'eau, avant la ſaiſon des pluies, qu'il n'eſt pas poſſible aux bateaux de le remonter. Rappelons en paſſant qu'à certaines fêtes, qui durent pluſieurs jours, on voit un concours de cent mille perſonnes qui le regardant comme un fleuve ſacré, cherchent dans ſes eaux une vertu ſanctifiante, perſuadées encore que quiconque peut mourir ſur ſes bornes doit habiter après la vie une région pleine de délices. De-là vient que l'Indien envoie des lieux les plus reculés des urnes

pleines des cendres de ſes parens, pour les jetter dans le Gange. Qu'ils aient vécu bien ou mal, peu importe. Le Gange épure toutes les iniquités paſſées & donne un bonheur qui ne doit plus finir. « Toute religion qui par de telles pratiques, juſtifie le coupable, a dit Monteſquieu, perd inutilement le plus grand reſſort qui ſoit parmi les hommes ».

Il eſt enfin des rivières & des fleuves qui roulent des paillettes d'or. La quantité n'en eſt jamais bien conſidérable, il eſt vrai; encore faut-il que les ſaiſons pluvieuſes l'aient détaché des minières. Nous avons pluſieurs de ces rivières en France; mais l'or qu'elles

roulent eſt en ſi petite quantié qu'à peine méritent-elles attention. Tels ſont le Doux en Franche-Comté; la Cèſe dans les Cevennes; le Gardon près de Montpellier; la Rigue près de Pamiers; l'Arriège dans le Pays de Foix; & la Garonne près de Toulouſe. Tout le monde connoît les exagérations des Anciens ſur la richeſſe du Pactole. Le nom de ce fleuve eſt devenu le ſynonyme de fortune.

Nous avons promis l'hiſtoire géographique des grands fleuves qui coupent la ſurface du globe, & nous terminerons par ce tableau un diſcours que nous avons conſacré pour ſervir d'introduction à la marche des Voyageurs qui vont

nous raconter les mœurs des nations & la richeſſe de divers climats. C'eſt aſſez pour nous intéreſſer à leurs relations ; de connoître parmi les ſix cens fleuves qui roulent dans l'un & l'autre continent vers la mer ceux qui ont le plus d'importance, & dont les Géographes vont ici retracer le cours.

Les plus grands fleuves de l'Europe ſont le Volga qui a environ ſix cens cinquante lieues depuis Reſchow juſqu'à Aſtracan ſur la mer Caſpienne ; le Danube, dont le cours eſt d'environ quatre cens cinquante lieues depuis les montagnes de Suiſſe juſqu'à la mer Noire ; car c'eſt dans la Suiſſe & non dans

la Souabe, où, contre l'uſage adopté dès les tems les plus reculés, qu'il faut placer le berceau de ce fleuve, dont les anciens rois de Perſe mettoient dans Gaza avec leurs autres tréſors, de l'eau dans une urne à côté de celle du Nil, pour réveiller la penſée ſur l'étendue de leur empire. Le Don qui a quatre cens lieues de cours depuis la ſource du Soſna qu'il reçoit & porte juſqu'à la mer Noire, ou mer d'Aſof, après avoir ſéparé l'Europe de l'Aſie au coude le plus oriental de ſon cours; le Niéper, dont le cours eſt d'environ cent cinquante lieues, en le commençant dans la Ruſſie Moſcovite & en le terminant à la mer Noire, où les Anciens le con-

noiſſoient ſous le nom de Boriſthène; la Dwine ou Dwina qui a environ trois cens lieues & qui ſe perd dans la mer Blanche à Archangel qu'elle voit aujourd'hui déchu de la richeſſe de ſon commerce, depuis que le Czar Pierre Ier a voulu favoriſer Péterſbourg aux dépens d'Archangel.

Les plus grands fleuves de l'Aſie ſont l'Oby qui a environ ſix cens lieues depuis le lac Kila juſques dans la mer du Nord, au-delà du détroit de Waigats; le Jeniſéa ou Jeniſca, qui depuis le lac de Selingua en Tartarie, juſqu'à la mer Septentrionale au midi de la Nouvelle-Zemble, parcourt environ huit cens lieues d'étendue, ſe débordant comme le

Nil & le Gange ſur un eſpace de ſoixante-dix mille pour le féconder de ſon limon, & compenſer du moins par-là l'inutilité dont il eſt à la navigation à cauſe des neuf chûtes d'eau qui à quelques diſtances les unes des autres le hériſſent & le traverſent.

Le Léna qui après un cours d'environ ſept cens lieues pendant lequel il a recueilli un grand nombre de rivières conſidérables, les verſe dans la mer Glaciale, à l'extrémité de la Sibérie orientale, où les Yakutes, nation Tartare, tributaire de la Ruſſie & livrée encore au paganiſme, paye ſon tribut en Martes Zibelines & ſacrifie aux Dieux céleſtes & infernaux.

Le fleuve Amur, qui ſortant de la Grande-Tartarie, près du lac Baïkal, parcourt près de ſix cens lieues juſqu'à la mer Kamtſchatka, où il a ſon embouchure, en même tems qu'il donne ſon nom à cette mer, à une iſle & à un détroit.

Le Hoang, ou Hoanho, ou Hoangſo, ou la Rivière-Jaune, qui a huit cens cinquante lieues de cours depuis les confins du Tongut & de la Chine où eſt placé ſon berceau, dans un grand lac enclavé de hautes montagnes qui ſéparent ces deux états, juſqu'au golfe de Nanckin, où reçu dans un canal que lui a creuſé la main de l'homme, il pourſuit ſa route, & va ſe per-

dre tout-à-fait dans le golfe de Cangi, après avoir fait des ravages épouventables. Le Kiang, ou Rivière-Bleue, dont le cours eſt d'environ cinq cens cinquante lieues en le meſurant depuis la ſource de la rivière de Kinxa, qu'il reçoit, juſqu'à ſon embouchure, dans la mer de la Chine, & dont la profondeur eſt ſi conſidérable qu'elle a fait naître ce proverbe parmi les Chinois : *La mer n'a point de bornes, & le Kiang n'a point de fond.*

Le Mécon & le Pégdu, dans la preſqu'iſle orientale de l'Inde, l'un qui a ſon embouchure à Poulo-Condor & qu'on peut meſurer depuis la ſource du Longmu qui s'y jette, l'autre qui appar-

tient aujourd'hui au royaume d'Ava & qui paſſe devant la ville autrefois la capitale d'un royaume de ſon nom ; ſans y comprendre ni le Ménan, dont les eaux débordées vont féconder de vaſtes campagnes couvertes de ris, & qui ſe retirent, dit le peuple de Siam, auſſi tôt que le roi, dans tout l'appareil de ſa majeſté, les prie de rentrer dans leur lit ; ni l'Aracan, qui forme à leur embouchure un port capable de contenir des vaiſſeaux de la première grandeur, & qui, ſe débordant ainſi que preſque toutes les rivières de l'Inde, voit le peuple, pendant l'inondation, ſoumis à un jeune général, dont le Prince diſpenſe pour de l'argent ; le Gange

le

le fleuve le plus célèbre de l'Asie, traversant environ cinq cens cinquante lieues de pays depuis le Caucase, aux confins du Tibet & du Mogol jusqu'au golfe de Bengale, où il se précipite par plusieurs embouchures; l'Indus, ou le Sindus, ou l'Inde, ou le Sind qui donne son nom à la région de l'Inde & qui de l'Imaus, où est son berceau, jusqu'à la mer voisine de la Perse, qu'il grossit par plusieurs embouchures, parcourt environ quatre cens lieues; & l'Euphrate enfin qui grossi des eaux du Tigre, arrive à la mer d'Arabie des hauteurs de l'Ararat, où commence son cours prolongé durant cinq cens lieues.

Les fleuves les plus grands de l'Afrique ſont le Sénégal, qui arroſe onze mille vingt-cinq lieues, en remontant juſqu'au lac de Bournon, aprés lequel il prend tantôt le nom de Niger que les Anciens avoient donné au Sénégal, & tantôt celui de Gamborou, qui, par un lac de ce nom, ſe mêle au véritable Sénégal ; le Zaïre, qui, ainſi appellé par les Portugais, & par les habitans du pays, Congo, deſcend des montagnes du Monoëmugi, vers l'Océan occidental, où il ſe jette par une embouchure large de dix à douze lieues avec une telle impétuoſité que ſes eaux conſervent leur couleur à plus de douze lieues de la

côte ; le Coanza dont la ſource eſt ignorée, & qui après un cours de quatre cens lieues connues du moins arrive au même Océan par une embouchure d'environ une lieue & demie, ſans toutefois qu'il ſoit poſſible de le remonter au-delà de ſoixante, à cauſe des cataractes dont ſon lit eſt coupé ; le Zambézé, ou Couama qui a de même que le Nil, & des cataractes & des inondations périodiques, dont les embouchures multipliées ſont ſur la côte orientale de l'Afrique, mais dont les Portugais uniquement occupés de leur commerce ſe ſont peu embarraſſés de découvrir la ſource, quoique ce fleuve, & celui du Saint-Eſprit, & toutes les

rivières qui s'y déchargent roulent un ſable d'or; le Quilmanci, dont le cours entier eſt de quatre cens lieues depuis les Etats du Roi de Gingiro juſqu'à Monbaza, où il arroſe, en tombant dans la mer, une terre couverte de forêts d'orangers, de grenadiers & de citroniers; le Nil enfin qui ſe rend de l'Abyſſinie à la Méditerranée par un cours d'environ mille lieues, durant leſquelles, comme l'a dit un Poëte moderne (1).

Sous des iſles ſans nombre il recourbe, il promène
Ses flots purs couronnés de lauriers toujours verds.

Enfin les fleuves les plus grands de l'Amérique, qui ſont auſſi les

(1) Les Mois, ch. V.

plus grands fleuves du monde, ſont la Plata, qui a plus de huit cens lieues de cours, en la remontant depuis ſon embouchure dans l'Océan Méridional juſqu'à la ſource de la Parana qu'elle reçoit, car on lui trouveroit moins d'étendue ſi l'on cherchoit à droite du Parana ſa véritable origine au lac Xarayès. N'oublions pas d'ajouter que ſon entrée du côté de l'Océan eſt ſi difficile, qu'elle lui a valu le nom d'*Enfer des Navigateurs*; l'Amazone, ou l'Orellana, ou le Maragnon, dont le cours eſt de près de quatorze cens lieues, ſi l'on remonte juſqu'au lac qui eſt près de Guannuco à trente lieues de Lima, & l'embouchure dans la mer du Nord d'environ trente lieues

de largeur ; l'Orénoque qui s'étend dans un cours de près de huit cens lieues de longueur, & dont les embouchures principales, au nombre de ſeize, ſe perdent dans le golfe de Paria, qui ſervit à Chriſtophe Colomb pour atteindre à la terre ferme du nouveau continent, circonſtance qui rendra l'Orénoque à jamais célèbre ; le Miſſiſſipi, c'eſt-à-dire, en langue Illinoiſe, grand fleuve, qui, nommé d'abord par les François, Colbert, & enſuite S. Louis, arroſe la Louiſianne, un des grands pays du monde ; ſa ſource n'eſt pas encore connue, quoiqu'on l'ait remonté juſqu'à neuf cens lieues au-deſſus de ſon embouchure.

Enfin le fleuve Saint-Laurent, dont la ſource eſt ignorée encore, & des Sauvages, & des Européens; quoiqu'il ait été remonté à plus de neuf cens lieues. Il eſt formé, ou du moins accru de cette multitude de lacs dont eſt couvert le nord de l'Amérique. Le premier au-delà duquel on n'a point encore pénétré, eſt celui des Aſſiniboïls, qui verſe ſes eaux dans celui des Chriſtinaux, duquel l'Alémipigon, ou Lénémigon les reçoit plus volumineuſes, pour les reverſer avec les ſiennes dans le lac Supérieur, qui en accroît celles du lac des Hurons, aprés lequel elles traverſent le lac Érié, & s'échappant de celui-ci vont au-delà de l'Ontario prendre

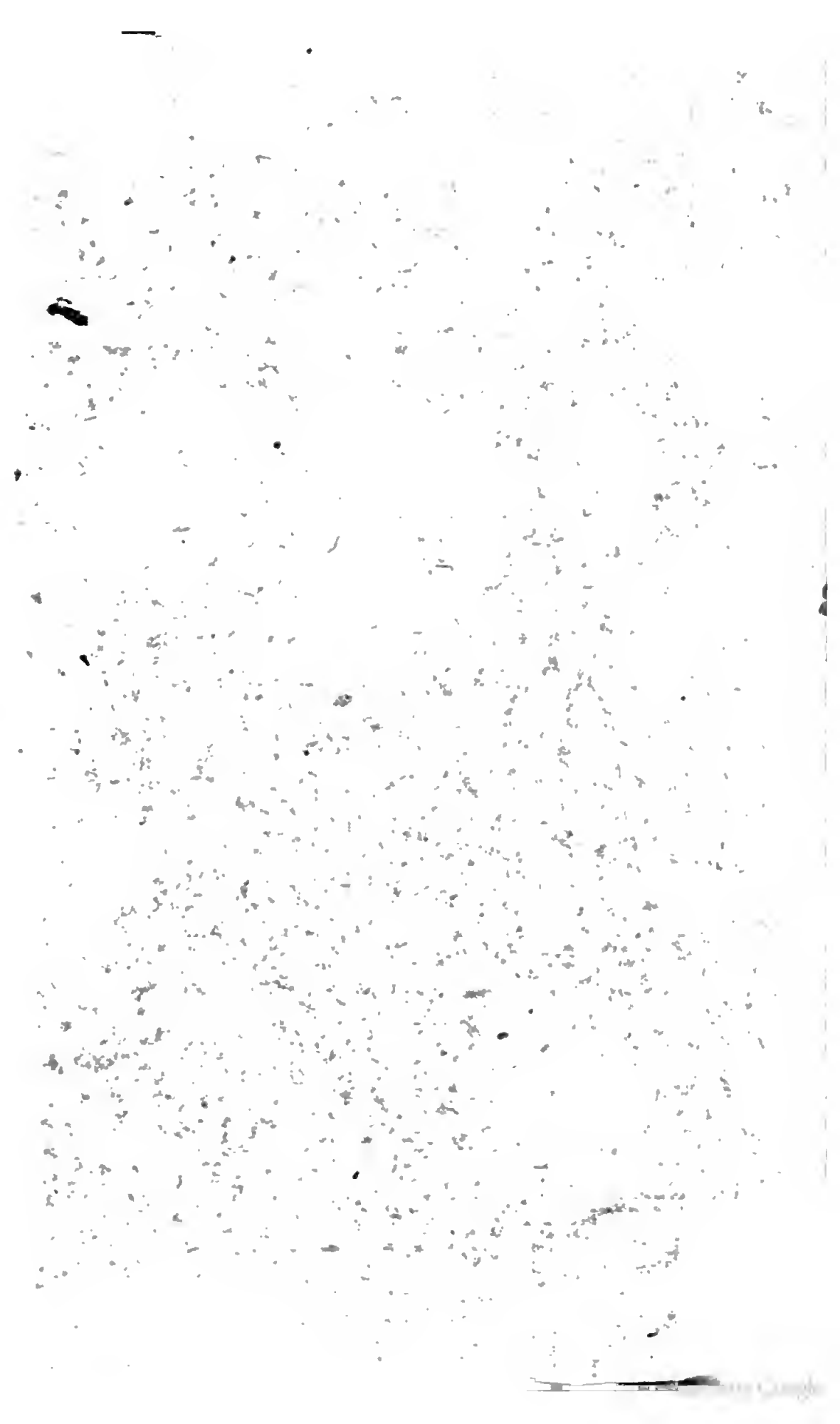
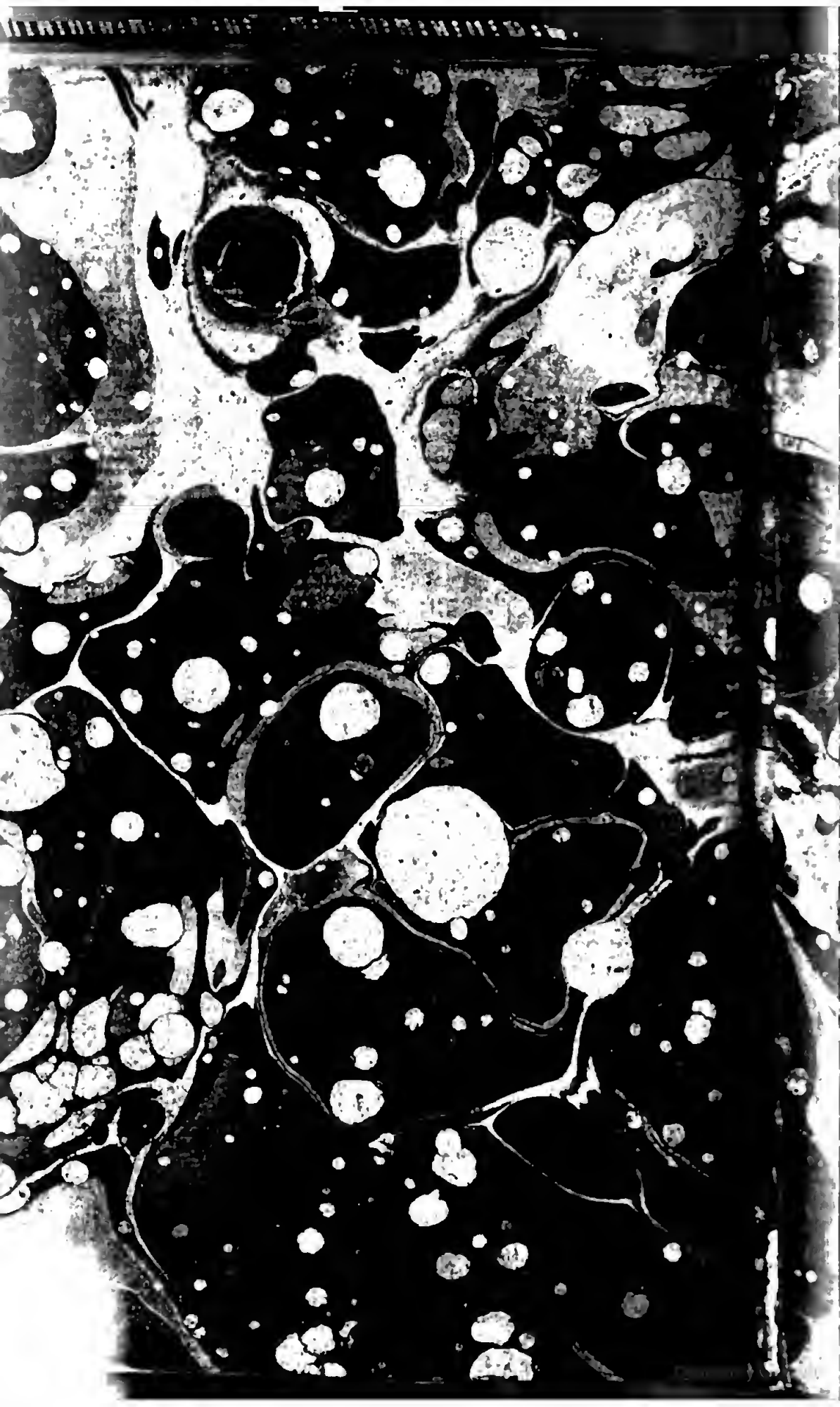
enfin le nom de Saint-Laurent qu'elles portent juſqu'à la mer, en traverſant toute cette belle partie du Canada, où s'étoient établis les François.

Il nous reſteroit à préſenter la dernière manière de diviſer le globe en quatre parties appelleés communément les quatre Parties du Monde; mais nous deſtinons un diſcours particulier à chacune de ces grandes diviſions, & nous le placerons ſelon notre promeſſe à la tête des voyages qui doivent nous porter ſucceſſivement au nord, au midi, à l'orient & à l'occident de la terre. Dans ces diſcours, comme dans celui que nous terminons ici, ſeront raſſemblées toutes

les idées, toutes les connoiſſances éparſes dans une infinité d'ouvrages, ou trop ſavans, ou trop volumineux, pour qu'ils deviennent jamais familiers à nos Lecteurs. Ce travail eſt pénible ſans doute; mais quel travail ne ſeroit adouci par l'eſpoir & de plaire & d'être utiles?

Fin du volume I des Voyages.

Faute eſſentielle à corriger.

Page 82, & dans les mers du Septentrion; *liſ.* & rares dans les mers du Septentrion.

599622
JBN